

Pratiques culturelles, 1973-2008 Dynamiques générationnelles et pesanteurs sociales

Olivier Donnat*

Cultural Practices, 1973-2008 Generational forces and social inertia

Avant-propos

L'amélioration de la connaissance des pratiques culturelles fut un des axes majeurs du programme de statistiques culturelles élaboré au début des années 1960 lors de la création du Service d'études et de recherche du ministère chargé de la Culture. Dès les premières années, des enquêtes sur les publics des musées, des théâtres, des salles de cinéma et de plusieurs maisons de la culture furent réalisées, avant que ne soit lancée en 1973 la première enquête Pratiques culturelles, dans la foulée de celle que l'Insee avait menée quelques années auparavant sur les comportements de loisir. Depuis, quatre nouvelles éditions de l'enquête ont été réalisées, faisant de Pratiques culturelles le principal outil de suivi des comportements culturels des Français. En proposant une analyse rétrospective des résultats des cinq éditions de l'enquête, le Secrétariat général offre une perspective de moyen terme très utile pour penser le présent et surtout pour envisager l'avenir. Une telle entreprise ne va pas sans soulever des difficultés d'interprétation, c'est la raison pour laquelle le DEPS propose un document de nature méthodologique en accompagnement de la présente publication¹, qui précise un certain nombre d'éléments nécessaires à la compréhension des résultats mais aussi à la préparation des futures enquêtes sur les pratiques culturelles.

Jean-François CHAINTREAU

Au moment où la diffusion de l'internet et des « nouveaux écrans » (ordinateurs, consoles de jeux, téléphones mobiles multimédias...) bouleversent nos habitudes en matière d'information, de distraction et de culture, il est apparu nécessaire de proposer une analyse rétrospective des résultats des cinq éditions de l'enquête *Pratiques culturelles* que le ministère de la Culture et de la Communication a réalisées depuis le début des années 1970².

La perspective de moyen terme qu'offre une telle comparaison n'est-elle pas la meilleure protection contre les facilités des discours sur la « révolution numérique » qui, faute d'une réelle mise en perspective historique, tendent à présenter comme des ruptures radicales des évolutions dont l'origine est parfois bien antérieure à l'arrivée de l'internet ?

Il est exceptionnel qu'une société connaisse en si peu de temps une transformation aussi radicale des conditions d'accès aux œuvres et aux contenus culturels, mais faut-il pour autant parler de « révolution numérique » sans ajouter des guillemets, comme si tout ce qui naissait de cette « révolution » était entièrement nouveau et tout ce qui existait avant était promis à une disparition prochaine ?

L'analyse rétrospective des données issues des cinq éditions de l'enquête *Pratiques culturelles* est construite en deux temps.

Elle porte d'abord sur la population française dans son ensemble : pour chaque activité présente dans les cinq éditions, on étudie l'évolution de son taux de pénétration en se demandant si la proportion de personnes l'ayant pratiquée au moins

* Avec la collaboration de Florence Lévy.

1. Olivier DONNAT, *Pratiques culturelles, 1973-2008. Questions de mesure et d'interprétation des résultats*, Paris, Ministère de la Culture et de la Communication, DEPS, coll. « Culture méthodes », 2011-2, décembre 2011. Par ailleurs, les données sur lesquelles repose l'analyse proposée ici sont disponibles à l'adresse suivante : www.pratiquesculturelles.culture.gouv.fr

2. Voir encadré, p. 2.

une fois au cours des douze derniers mois a augmenté ou diminué à l'échelle nationale et si cette tendance est continue tout au long de la période étudiée. Certains retournements de tendance ou inflexions se dessinent-ils et, dans ce cas, à quel moment se sont-ils produits ?

Puis dans un second temps, l'observation se situe au niveau des catégories de population définies par les quatre critères suivants : le sexe, l'âge, le milieu social et le lieu de résidence. Sur ces quatre critères, l'interrogation est la même pour chacune des tendances observées à l'échelle de la population française : l'évolution constatée (ou l'absence d'évolution³...) est-elle générale ou propre à certaines des catégories de population ? Traduit-elle simplement l'évolution structurelle de la population française au cours de la période ou renvoie-t-elle à de véritables changements de comportement ? Et, dans ce dernier cas, quelle importance accorder aux effets de génération et aux effets d'offre ?

QUATRE GRANDES TENDANCES

Certaines pratiques culturelles ou médiatiques ont connu, au cours de la période 1973-2008, une évolution continue à la hausse ou à la baisse (tableau 1). Ainsi, par exemple, l'écoute quotidienne de la télévision et celle de musique enregistrée, portées l'une et l'autre par le mouvement continu d'équipement des ménages et le développement de l'offre en matière de contenus audiovisuels tout au long de la période étudiée, ont-elles connu une hausse régulière d'une édition à l'autre. À l'inverse, la lecture quotidienne de presse et la lecture régulière de livres (20 livres

ou plus dans l'année) en dehors de toute contrainte scolaire ou professionnelle⁴ ont vu leur taux de pratiquants diminuer de manière continue.

En revanche, d'autres taux de pratique ont connu des évolutions plus irrégulières, notamment au cours de la dernière décennie. L'édition de 2008 marque en effet plusieurs retournements de tendance dans le cas d'activités jusque-là orientées à la hausse.

Ainsi, si la proportion de grands consommateurs de télévision (20 heures ou plus par semaine) a légèrement augmenté en 2008, la durée moyenne d'écoute marque le pas pour la première fois. L'ampleur de la baisse est encore plus nette dans le cas de la radio qui a subi ces dernières années la concurrence de nouvelles manières d'écouter de la musique ou de s'informer en ligne (sites de diffusion en flux ou *streaming*, blogs...), après avoir connu une seconde jeunesse dans les années 1980 : plus des deux tiers des Français continuent à avoir un contact quotidien avec ce média mais ils lui consacrent, en moyenne, environ deux heures de moins par semaine qu'en 1997.

C'est la première fois aussi que la lecture de livres baisse de manière significative au sein de la population de 15 ans et plus : en 2008, 70 % des Français ont lu un livre au cours de l'année écoulée contre 74 % onze ans plus tôt, et la proportion d'utilisateurs inscrits en bibliothèque a diminué. Jusqu'alors, la baisse régulière des forts lecteurs s'était seulement traduite par une augmentation de celle des faibles lecteurs, tandis que les bibliothèques avaient vu leurs usagers augmenter de manière sensible dans les années 1980 et 1990.

Les résultats de l'édition 2008 peuvent également donner l'impression que la progression de la pratique en amateur, qui avait été continue tout au long des décennies précédentes, a connu un coup d'arrêt : les activités artistiques traditionnelles ont effectivement marqué le pas depuis 1997, mais il convient de ne pas oublier que la diffusion du numérique et des nouveaux écrans a largement renouvelé le champ des pratiques en amateur en facilitant la production de nouvelles formes de contenus dans les différents domaines artistiques. En réalité, la tendance baissière enregistrée au cours de la dernière période apparaît davantage comme le reflet des transformations liées au numérique que le signe d'un véritable recul.

En matière de sorties et visites culturelles, les tendances de la dernière décennie ne marquent aucune rupture significative. Certes, la proportion de Français sortant le soir au moins une fois par semaine marque un certain repli en 2008 après avoir progressé continûment depuis 1973, mais il semble bien que cette légère baisse renvoie plus aux modifications du questionnement plutôt qu'à un réel changement des comportements⁵. En réalité, le temps supplé-

L'enquête

Pratiques culturelles des Français

Le Département des études du ministère de la Culture et de la Communication a réalisé à cinq reprises l'enquête *Pratiques culturelles des Français* en 1973, 1981, 1989, 1997 et 2008. Le dispositif a, chaque fois, été identique : sondage auprès d'un échantillon représentatif de la population française de 15 ans et plus, échantillon stratifié par régions et catégories d'agglomération, méthode des quotas avec comme variables le sexe et l'âge de la personne interrogée ainsi que la catégorie socioprofessionnelle du chef de ménage, interrogation en face à face au domicile de la personne interrogée. La taille de l'échantillon était de 2 000 individus en 1973, 3 000 en 1981, 5 000 en 1989, 4 353 en 1997 et 5 000 en 2008.

Les questionnaires des cinq éditions de l'enquête ainsi que les résultats complets triés selon le sexe, l'âge, la catégorie socioprofessionnelle du chef de ménage et le lieu de résidence sont disponibles à l'adresse www.pratiquesculturelles.culture.gouv.fr

3. Cette précision n'est pas de pure forme car toute analyse rétrospective a naturellement tendance à privilégier les évolutions. En réalité, l'absence d'évolution peut constituer une source d'interrogations au moins aussi légitime, surtout quand la période étudiée est marquée par des transformations structurelles de l'importance de celles qu'a connues la société française au cours des trente-cinq dernières années.

4. L'enquête *Pratiques culturelles* exclut explicitement, depuis la première édition, la lecture de livres liée aux études ou à l'activité professionnelle. Aussi l'analyse des évolutions de la lecture de livres proposée dans le présent document concerne-t-elle exclusivement la lecture de loisir ou de temps libre, même lorsque la précision n'est pas apportée, afin de ne pas alourdir le texte.

5. Deux éléments vont dans ce sens : le travail de nuit n'était pas explicitement exclu comme motif de sortie en 1997 alors qu'il l'a été en 2008, et la baisse enregistrée entre les deux enquêtes est particulièrement sensible chez les actifs de milieu populaire qui sont les plus nombreux à travailler la nuit.

Tableau 1 – Évolution des pratiques culturelles et médiatiques*, 1973-2008

Sur 100 Français de 15 ans et plus	1973	1981	1988	1997	2008
Regardent la télévision	88	91	90	91	98
<i>dont : tous les jours ou presque</i>	65	69	73	77	87
<i>dont : 20 heures ou plus par semaine</i>	29	35	39	42	43
Durée moyenne d'écoute (en heures par semaine)	16	16	20	22	21
Écoutent la radio	89	90	85	88	87
<i>dont : tous les jours ou presque</i>	72	72	66	69	67
Durée moyenne d'écoute (en heures par semaine)	17	16	18	17	15
Écoutent de la musique (hors radio)	66	75	73	76	81
<i>dont : tous les jours ou presque</i>	9	19	21	27	34
Lisent un quotidien	77	71	79	73	69
<i>dont : tous les jours ou presque</i>	55	46	43	36	29
Ont lu au moins 1 livre	70	74	75	74	70
1 à 9	24	28	32	35	38
10 à 19	17	18	18	17	15
20 et plus	28	26	24	19	16
Nsp	1	2	1	2	1
Sont inscrits et ont fréquenté une bibliothèque	13	14	16	20	18
Ont pratiqué en amateur					
Musique ou chant dans une organisation ou avec des amis	5	5	8	10	8
Une activité artistique autre que musicale ¹	11	13	17	23	22
<i>dont : écrire poèmes, nouvelles...</i>	3	4	6	6	6
<i>dont : peinture, gravure, sculpture</i>	4	4	6	10	9
<i>dont : théâtre</i>	1	1	2	2	2
<i>dont : danse</i>	2	2	6	7	8
Sont allés au cinéma	52	50	49	49	57
1 à 2 fois	13	15	15	13	17
3 à 11 fois	23	20	19	23	27
12 fois et plus	16	15	15	13	13
Ont assisté à un(e)					
Spectacle de danse ²	6	5	6	8	8
Pièce de théâtre interprétée par des professionnels	12	10	14	16	19
Concert de musique classique ²	7	7	9	9	7
Concert de rock ou jazz ³	6	10	13	13	14
<i>dont : concert de rock</i>	*	*	10	9	10
<i>dont : concert de jazz</i>	*	*	6	7	6
Spectacle de music-hall, de variétés	11	10	10	10	11
Spectacle de cirque	11	10	9	13	14
Spectacle d'amateurs	10	12	14	20	21
Ont visité un musée ou une exposition	33	36	38	40	37
<i>dont : musée</i>	27	30	30	33	30
<i>dont : exposition temporaire peinture ou sculpture</i>	19	21	23	25	24

* Les résultats concernent la pratique au cours des douze derniers mois.

1. Écriture hors journal intime, peinture ou sculpture, artisanat d'art, théâtre, danse.

2. La formulation de la question n'est pas strictement identique dans les cinq enquêtes.

3. Les concerts de rock et les concerts de jazz étaient réunis sous la même catégorie « concerts de musique pop ou de jazz » en 1973 et « concerts de musique pop, de folk, de rock ou de jazz » en 1981.

Source : DEPS, Ministère de la Culture et de la Communication, 2011.

mentaire passé devant les écrans n'a pas véritablement entamé la propension générale des Français à sortir le soir ni modifié réellement leurs habitudes en matière de fréquentation des équipements culturels : la fréquentation des salles de cinéma et des théâtres a même progressé au cours de la période.

Ainsi, même si chaque édition de l'enquête – et particulièrement celle de 2008 – traduit des inflexions ou discontinuités par rapport à la précédente, il est possible de dégager de l'ensemble des résultats quatre grandes tendances d'évolution.

Culture d'écran et *boom musical*

Commençons par l'évolution la plus spectaculaire : la progression régulière, tout au long de la période, des consommations audiovisuelles. La diversification considérable de l'équipement des ménages et celle de l'offre de programmes télévisés, de musiques et plus largement de loisirs audiovisuels ont entraîné une multiplication des formes de consommation dont la traduction au plan du temps libre est massive : en trente-cinq ans, les écrans et la musique ont investi le quotidien de la plupart des Français.

Au fil des mutations technologiques successives, les pratiques audiovisuelles domestiques ont absorbé une grande partie du temps libéré par la réduction du temps de travail et l'augmentation du nombre de chômeurs et de retraités : la télévision a été la première à en bénéficier tout au long des années 1980 et 1990, avant que l'augmentation du temps consacré à l'internet et aux nouveaux écrans (ordinateurs, consoles de jeux, téléphones multifonctions...) au cours de la dernière décennie n'interrompe le mouvement. Pour la première fois depuis l'apparition du petit écran dans les foyers, le temps qui lui est consacré a cessé d'augmenter et – nous le verrons plus loin – a même diminué chez les jeunes.

Longtemps, les interrogations suscitées par la montée en puissance de la télévision, en laquelle beaucoup voyaient une menace pour le monde du livre, a conduit à sous-estimer un autre phénomène lié aux progrès de l'équipement des ménages en appareils audiovisuels : le *boom musical*. L'augmentation massive de l'écoute de musique, amorcée dans les années 1970 avec la chaîne hi-fi et le baladeur, s'est poursuivie jusqu'à aujourd'hui avec l'apparition des nouveaux écrans multifonctionnels. Ses ondes de choc continuent de se propager dans la société française d'autant plus facilement que la musique a encore gagné en accessibilité en devenant numérique : les nouvelles possibilités de stockage, d'échange ou de transfert d'un support à l'autre ainsi que la multiplication des supports d'écoute, du téléphone portable à l'ordinateur en passant par le lecteur MP3, ont favorisé une intégration toujours plus grande de la musique dans la vie quotidienne, notamment en situation de mobilité.

Recul de la lecture d'imprimés

Cette présence croissante des écrans et de la musique dans le quotidien des Français s'est accompagnée d'une baisse régulière de la lecture quotidienne de presse (payante) et d'une diminution de la quantité de livres lus consécutive à l'érosion continue de la part des forts lecteurs (20 livres et plus par an) dans la population des 15 ans et plus. Les livres sont désormais présents dans la plupart des foyers, la fréquentation des bibliothèques a fortement progressé même si elle a marqué le pas en 2008, et pourtant... la lecture d'imprimés a baissé continûment au cours de la période étudiée : les journaux (payants) ont perdu près de la moitié de leurs lecteurs quotidiens, la proportion des forts lecteurs a régulièrement fléchi et, si la proportion de Français à n'avoir lu aucun livre en dehors de toute contrainte scolaire ou professionnelle est la même qu'au début des années 1970, les lecteurs de 2008 lisent en moyenne cinq livres de moins par an que leurs homologues de 1973.

Dans le cas des journaux, le recul touche aussi bien la presse nationale que régionale : de moins en moins de Français lisent chaque jour un journal (payant), ce qui a pour effet mécanique de grossir d'autant les rangs des lecteurs occasionnels et des non-lecteurs. Ce recul, qui est perceptible dès l'édition de 1981, autrement dit bien avant l'arrivée d'internet ou de la presse gratuite, s'est ensuite poursuivi tout au long de la période étudiée, sensiblement au même rythme.

Dans le cas des livres, le fait que la proportion de lecteurs au sein de la population française n'ait pas augmenté depuis le début des années 1970 est en soi surprenant, compte tenu de l'augmentation générale du niveau de diplôme⁶. Cela signifie qu'en réalité, l'intérêt des Français pour le monde des livres est aujourd'hui, pour un niveau de diplôme donné, nettement inférieur à ce qu'il était trente-cinq ans auparavant et, surtout, cela masque le recul de la quantité de livres lus dans le cadre du temps libre. Il serait toutefois bien imprudent de conclure, sur la base de ce seul constat, que les Français lisent moins, et ce au moins pour deux raisons : la lecture liée à l'enseignement ou à l'activité professionnelle a probablement gagné du terrain et, surtout, les actes de lecture sur écran se sont multipliés, notamment au cours de la dernière décennie ; de plus, il est probable que ce recul renvoie au moins autant à des mutations d'ordre symbolique qu'à une évolution effective des comportements de lecture : si la lecture de livres a subi ces dernières décennies la concurrence des nombreuses activités de loisir liées à la culture d'écran (télévision, jeux vidéo, ordinateur), elle a aussi perdu une partie de son pouvoir symbolique auprès des jeunes générations, notamment de sexe masculin, qui ont aujourd'hui tendance à moins surestimer leurs pratiques de lecture que leurs parents au même âge, voire même à les sous-estimer en oubliant certaines.

6. Rappelons que la part des bacheliers et des diplômés de l'enseignement supérieur dans la population française est passée de 14 % en 1973 à 31 % en 2008.

Essor des pratiques en amateur

Troisième tendance de long terme : la participation à la vie culturelle est devenue plus expressive avec la diversification des activités artistiques pratiquées en amateur qui ont connu un réel essor au cours des trente-cinq dernières années, même si les données (tableau 1) révèlent un tassement au cours de la dernière décennie après la forte progression des années 1980 et 1990, où les taux de participation de la population des 15 ans et plus⁷ avaient doublé⁸.

Si l'on s'en tient à la définition de la pratique en amateur antérieure à l'arrivée des ordinateurs, les résultats de 2008 peuvent en effet apparaître décevants et interprétés comme un réel retournement de tendance. Toutefois, une fois intégrés les usages à caractère créatif de l'ordinateur, la pratique en amateur continue bel et bien à être orientée à la hausse, dans le prolongement de la tendance observée au cours des années 1980 et 1990, du fait de la diffusion de nouvelles formes de production de contenus caractéristiques d'un rapport à la culture plus centré sur l'expression de soi et le partage entre pairs. En réalité, les opportunités récemment offertes par le numérique dans le domaine de la musique, de l'écriture et des arts plastiques ou graphiques, sans parler de ceux de la photographie et de la vidéo, ont eu tendance à conforter l'essor des pratiques en amateur amorcé lors des décennies précédentes, en élargissant le spectre des modes d'accès et d'expression.

Fréquentation des établissements culturels à la hausse

Enfin, en dépit du mouvement continu d'équipement des ménages en appareils audiovisuels qui a contribué à faire du domicile un lieu privilégié de distraction et d'épanouissement personnel, il n'y a pas eu de repli général sur le domicile : les Français sont aujourd'hui plus nombreux à sortir le soir et, dans l'ensemble, plus nombreux à fréquenter les établissements culturels qu'au début des années 1970. Bien entendu, ce constat doit être nuancé car des tendances de sens contraire se dessinent dans certains domaines ou à certains moments de la période étudiée : ainsi, si le cinéma en salle ou le théâtre ont touché plus de monde au cours de la dernière décennie, les bibliothèques et médiathèques ont connu un léger tassement de leur fréquentation, après la forte progression dès les années 1980 et 1990.

Par ailleurs, les tendances peuvent apparaître contradictoires quand on tient compte du rythme de pratique. Ainsi dans le cas du cinéma, la proportion de Français ayant vu un film en salle au cours de l'année a connu une progression sensible lors de l'édition 2008, après être res-

tée stable entre 1973 et 1997, mais cette progression concerne exclusivement la fréquentation occasionnelle. En effet, la fréquentation régulière (12 fois ou plus dans l'année) a continûment diminué au cours de la période étudiée : le noyau des habitués des salles s'est effrité, probablement en raison de l'émergence de formes domestiques de cinéphilie liée à la diversification des équipements (*home cinéma*) et des programmes (chaînes spécialisées).

Ce double constat relatif à la fréquentation des salles de cinéma semble pouvoir être généralisé à l'ensemble des sorties et visites culturelles car, parmi celles qui figurent dans les cinq éditions *Pratiques culturelles*, aucune n'a connu un élargissement significatif du noyau des habitués : lorsque les taux de participation ont augmenté à l'échelle de la population française, cela est dû le plus souvent à la fréquentation occasionnelle (une ou deux fois dans l'année). Doit-on s'en étonner, compte tenu de la diversification considérable de l'offre de spectacles vivants et de lieux de patrimoine au cours de la période étudiée ? Plus la palette des choix en matière de sorties et visites culturelles (et plus largement d'activités de loisir) s'est élargie, plus les formes de participation des personnes les plus investies dans la vie culturelle se sont diversifiées, et plus leur rythme de fréquentation, sortie par sortie, a eu tendance à stagner, voire à fléchir.

Au terme de cette brève description des quatre principales tendances d'évolution repérables à l'échelle de la population française, tentons d'identifier les dynamiques qui ont porté chacune d'elles en menant une analyse comparative des résultats des cinq éditions de *Pratiques culturelles* triés selon les quatre critères sociodémographiques suivants : le sexe, l'âge, le milieu social et le lieu de résidence⁹.

MONTÉE EN PUISSANCE DE L'AUDIOVISUEL : DIVERSIFICATION DE L'OFFRE ET EFFETS DE GÉNÉRATION

Commençons par les deux progressions les plus spectaculaires : celle des grands consommateurs de télévision (20 heures et plus par semaine) et celle des personnes écoutant tous les jours ou presque de la musique. Dans un cas comme dans l'autre, le mouvement à la hausse présente un caractère massif qui s'explique par la diversification de l'offre et les facilités croissantes d'accès dont toutes les

7. La précision est ici importante car on peut penser que la progression serait encore plus spectaculaire si les enfants et les jeunes adolescents étaient pris en compte.

8. Il faut souligner que la proportion de Français ayant assisté à un spectacle d'amateurs a doublé au cours de la même période (21 % en 2008 contre 10 % en 1973).

9. Le choix a été fait de limiter, autant que possible, les données chiffrées dans le présent document pour en faciliter la lecture, et de mettre en ligne l'ensemble des tableaux croisés de données sur lesquelles repose l'analyse. Rappelons que ces derniers sont accessibles à l'adresse suivante : www.pratiquesculturelles.culture.gouv.fr

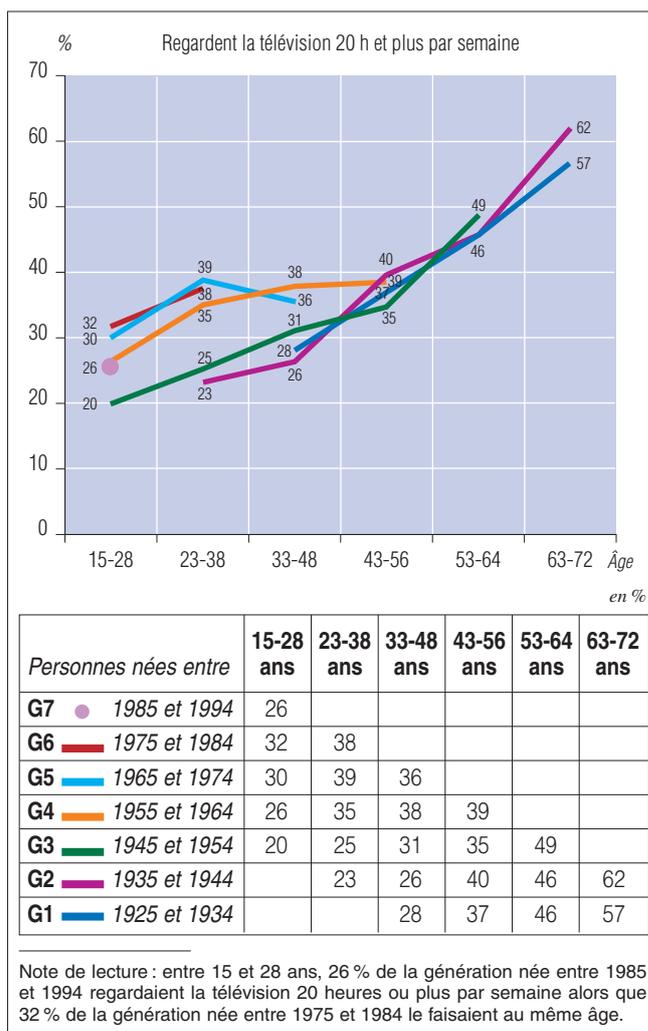
catégories de population ont profité. À cet effet d'époque s'ajoutent des effets de structure et de génération qui n'ont pas joué de la même façon sur ces deux activités, compte tenu de leur statut très différent à l'égard des critères de l'âge et du niveau de diplôme.

Après une progression massive et régulière, la consommation intensive de télévision a récemment reculé dans les milieux jeunes et diplômés

L'augmentation du temps consacré au petit écran a été générale au cours de la période 1973-2008, si bien qu'à trente-cinq ans de distance, les consommateurs les plus assidus des programmes télévisés se recrutent en priorité au sein des mêmes catégories de population : les personnes âgées et/ou faiblement diplômées. Le critère de l'âge est en effet déterminant en matière de consommation télévisuelle¹⁰ : contrairement à une idée reçue, les 15-24 ans ont toujours été la classe d'âge passant le moins de temps devant le petit écran et les 60 ans et plus celle qui en passait le plus. Cela se vérifie aujourd'hui plus nettement encore qu'hier car la proportion de téléspectateurs assidus a nettement progressé chez les seniors dans les années 1970 avant de baisser chez les jeunes dans les années 2000, si bien que les écarts entre les uns et les autres ont eu tendance à se creuser sur l'ensemble de la période étudiée.

La mise en perspective générationnelle des résultats qui permet de suivre l'évolution des comportements d'une cohorte d'individus nés au même moment (les *baby-boomers* par exemple nés dans l'immédiat après-guerre) au fil de leur avancée en âge¹¹ confirme l'existence de puissants effets d'âge : l'orientation ascendante des courbes montre que la probabilité de passer beaucoup de temps devant le petit écran augmente avec le vieillissement, notamment dans la seconde partie de la vie. Mais le graphique 1 met également en évidence la dynamique générationnelle à l'origine de l'augmentation de la consommation tout en éclairant le coup d'arrêt qu'elle a subi ces dernières années : à partir de la génération G4, chaque nouvelle génération est arrivée à l'âge adulte avec une proportion de forts consommateurs plus importante que la précédente, mais ce mouvement s'est interrompu avec l'arrivée de la génération G7 (les 15-24 ans de l'édition de 2008). Il y a donc bien eu, tout au long des années 1980 et 1990, une dynamique générationnelle positive qui s'est récemment déliée au moment de la diffusion d'internet et des nouveaux écrans.

Graphique 1 – Forte consommation de télévision selon la génération, 1973-2008



Source : DEPS, Ministère de la Culture et de la Communication, 2011.

La force de cette dynamique générationnelle a toutefois été en partie jugulée par les progrès de la scolarisation au cours de la période étudiée car la probabilité de passer beaucoup de temps devant le petit écran tend à décroître, aujourd'hui comme hier, avec l'augmentation du niveau de diplôme. En 1973, les « bac et plus¹² » comptaient environ trois fois moins de téléspectateurs assidus que la moyenne. Si cet écart s'est réduit à niveau de diplôme égal, il est resté sensiblement le même quand on compare les résultats des personnes les plus diplômées de la population à trente-cinq ans de distance : celles-ci n'ont pas totalement échappé au mouvement général de progression de l'écoute mais la grande majorité d'entre elles ont conservé ou adopté (pour

10. Ainsi par exemple, si les femmes passent en moyenne plus de temps devant le petit écran que les hommes en dépit de l'augmentation de leur niveau de diplôme et de leur entrée massive sur le marché du travail, c'est en grande partie parce qu'elles sont majoritaires au sein de la population du troisième âge, traditionnellement la plus consommatrice de programmes télévisuels.

11. L'approche générationnelle est présentée en détail dans le document méthodologique publié conjointement : O. DONNAT, *Pratiques culturelles, 1973-2008. Questions de mesure...*, op. cit., p. 8.

12. Sont désignées ainsi les personnes titulaires du bac ou d'un diplôme de l'enseignement supérieur, qui représentaient 14 % de la population de référence en 1973, dont les résultats sont comparés à ceux de leurs homologues de 2008 (31 % de la population enquêtée) mais aussi à ceux des titulaires d'un diplôme au moins équivalent à la licence lors de l'édition 2008 (11 % de la population de référence), en utilisant cette fois le terme de « personnes les plus diplômées ». Pour plus de détails sur ce double codage de la question relative au niveau de diplôme en 2008, voir O. DONNAT, *Pratiques culturelles, 1973-2008. Questions de mesure...*, op. cit., p. 4.

les plus jeunes) un usage faible ou modéré du petit écran qui les distingue du reste de la population. Leurs réticences à l'égard du petit écran ont pu reculer mais leurs comportements ont peu évolué : la force du lien entre la durée d'écoute de la télévision et le niveau d'études demeure intacte.

Les résultats relatifs au milieu social confirment ce point car, en trente-cinq ans, l'habitude de regarder beaucoup la télévision a gagné moins de terrain dans les milieux favorisés que parmi les ouvriers ou les employés, si bien que la relative réserve des cadres supérieurs à l'égard du petit écran apparaît aujourd'hui plus que jamais en décalage par rapport au reste de la population (graphique 2). La même remarque vaut pour les Parisiens *intra-muros* qui comptent même, proportionnellement, moins de téléspectateurs assidus en 2008 qu'en 1973. Sur ce point, les résultats rejoignent ceux relatifs à la lecture de livres et à la fréquentation des équipements culturels : la spécificité des comportements des habitants de la capitale par rapport au reste de la population a eu plutôt tendance à se renforcer au fil des enquêtes.

Toutes les catégories socioprofessionnelles¹³ ont vu leur part de téléspectateurs assidus progresser à peu près au même rythme jusqu'à l'édition de 1997, avant que la concurrence créée par les nouveaux écrans n'inverse la tendance et contribue à creuser les disparités sociales. En effet, seuls les ouvriers ont conservé, en 2008, leur niveau de

l'édition précédente, ce qui s'explique probablement à la fois par la nouvelle distribution sociale du temps libre¹⁴ et par le fait qu'ils ont été moins nombreux que les milieux plus favorisés à répondre aux sollicitations du numérique et de l'internet.



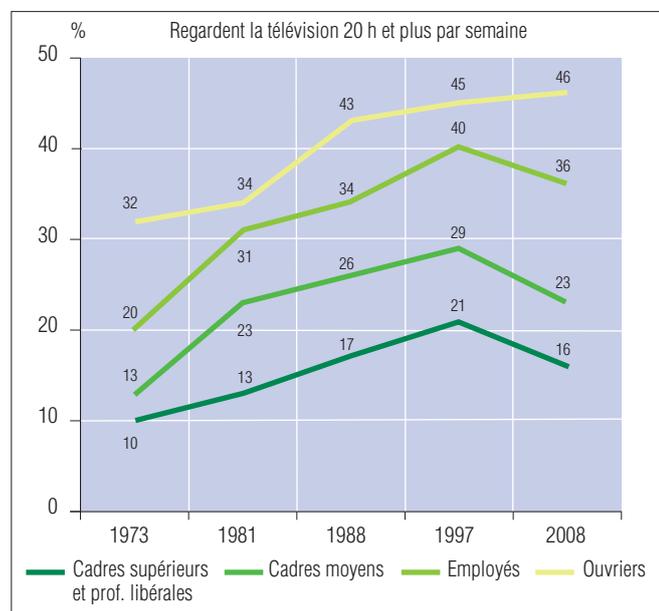
On retiendra donc que la diversification constante des modes d'accès et de l'offre de programmes a entraîné une augmentation de la durée d'écoute de la télévision jusqu'à ces dernières années, dans un contexte général rendu favorable par l'augmentation du temps libre. Effets de génération et effets d'âge se sont cumulés : d'une part, les générations arrivées à l'âge adulte dans les années 1980 et 1990 ont passé plus de temps devant le petit écran que leurs aînées au même âge et, d'autre part, les personnes déjà adultes ont augmenté leur volume de consommation au fil de leur avancée en âge. Les résultats de l'édition 2008 montrent que cette double dynamique s'est en partie tarie ces dernières années et que, désormais, seuls les effets du vieillissement de la population continuent à jouer en faveur d'une consommation élevée de télévision.

L'écoute quotidienne de musique s'est largement diffusée grâce à une puissante dynamique générationnelle

L'écoute quotidienne de musique s'est largement diffusée dans toutes les catégories de population, en relation avec les facilités croissantes d'écoute, à l'intérieur du domicile dans un premier temps, puis à l'extérieur avec la généralisation des appareils nomades. Faut-il pour autant considérer que tous les Français ont été concernés de la même manière ? En réalité, l'ampleur de la progression a été moindre dans les catégories de population dont les taux de pratique étaient au départ les plus élevés (les jeunes, les diplômés, les milieux favorisés et les habitants de Paris *intra-muros*), ce qui s'est traduit par une relative réduction des écarts tant sur le critère de l'âge que sur celui du milieu social d'appartenance.

Le caractère juvénile de cette activité s'est en effet progressivement atténué après l'édition de 1981 : les 15-24 ans, qui étaient les plus nombreux en 1973 à écouter tous les jours de la musique, ont aussi été, logiquement, les plus nombreux à profiter de l'arrivée des chaînes hi-fi puis des baladeurs, avant que les effets du *boom* musical ne se diffusent progressivement aux tranches d'âge intermédiaires sous l'effet du renouvellement générationnel.

Graphique 2 – Forte consommation de télévision selon le milieu social, 1973-2008

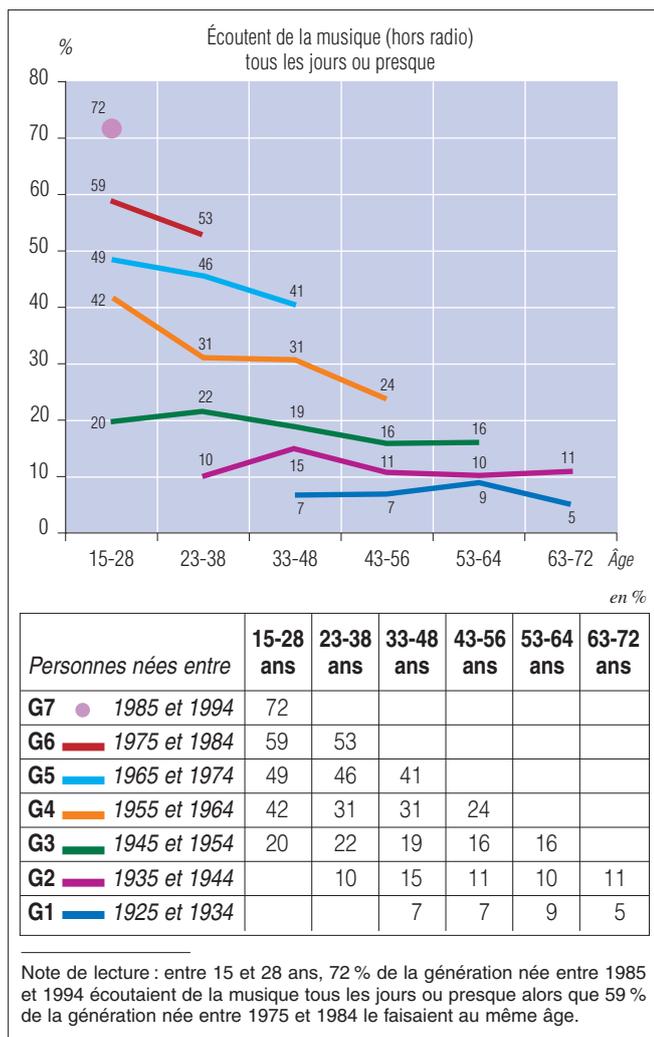


Source : DEPS, Ministère de la Culture et de la Communication, 2011.

13. La nomenclature des catégories socioprofessionnelles est celle qui était utilisée lors des deux premières éditions de l'enquête. Il a fallu, par ailleurs, tenir compte de deux contraintes supplémentaires : la codification de la catégorie socioprofessionnelle du chef de ménage isolait les retraités, lors de ces deux premières éditions, ce qui fait que les résultats présentés portent sur la seule population active ; ensuite, les faibles effectifs de la catégorie des agriculteurs, notamment pour l'édition de 2008, et le caractère hétérogène de celle des artisans, commerçants et chefs d'entreprise ont conduit à ne retenir, dans les graphiques relatifs au milieu social, que les quatre groupes suivants : les cadres supérieurs et professions libérales, les cadres moyens, les employés et les ouvriers.

14. Il faut rappeler que la répartition du temps libre selon la position sociale s'est inversée ces dernières années car les actifs des milieux favorisés travaillent désormais plus que les autres, et notamment plus que les ouvriers.

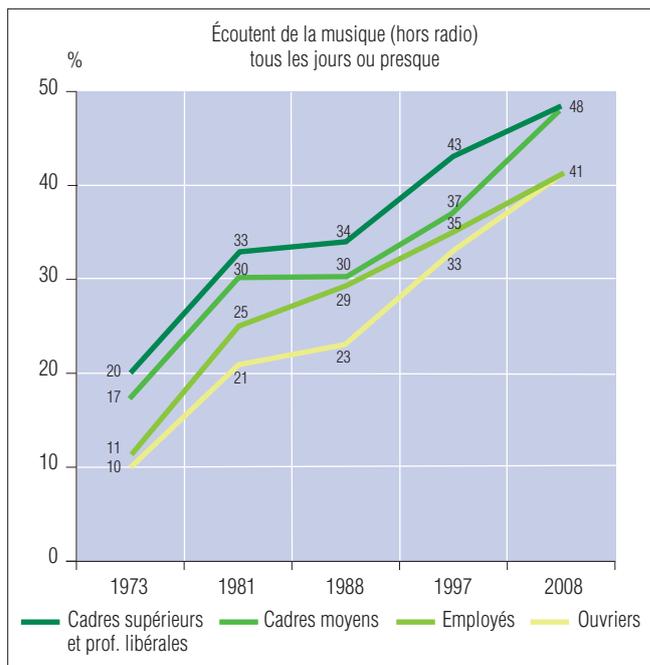
Graphique 3 – Écoute quotidienne de musique selon la génération, 1973-2008



La progression de l'écoute quotidienne de musique apparaît en effet avant tout comme un phénomène générationnel dont l'ampleur et l'ancienneté se lisent dans le parfait empiement des courbes du graphique 3 : tout au long de la période étudiée, chaque nouvelle génération a profité des innovations technologiques de son époque pour écouter plus de musique que la précédente puis a, dans l'ensemble, conservé cet avantage par la suite. La forme globalement aplatie des courbes le prouve : la majorité de ceux qui ont eu un contact quotidien avec la musique à leur entrée dans le monde adulte, quelle que soit leur génération, n'ont pas vraiment abandonné cette habitude en vieillissant¹⁵.

La puissance de la dynamique générationnelle qui s'est exercée du début des années 1970 à la fin des années 2000 – le point particulièrement élevé de la génération G7 confirme qu'elle est toujours à l'œuvre – a par ailleurs contribué à atténuer le caractère élitaire que présentait l'écoute quotidienne de musique en 1973. Il s'agit désor-

Graphique 4 – Écoute quotidienne de musique selon le milieu social, 1973-2008



mais d'une habitude relativement indifférenciée à l'égard du niveau de diplôme et plus largement de la position sociale, une fois maîtrisés les effets d'âge et de génération. Si on écarte les agriculteurs dont les pratiques d'écoute n'ont progressé que de façon limitée (en partie à cause de leur âge plus élevé que celui des autres catégories socio-professionnelles), les écarts entre milieux sociaux ont eu tendance à diminuer avec le renouvellement générationnel : écouter chaque jour de la musique est aujourd'hui une habitude sinon majoritaire, tout au moins largement partagée chez les cadres supérieurs comme chez les employés ou les ouvriers (graphique 4).

On retiendra donc que la progression spectaculaire de l'écoute quotidienne de musique a bénéficié, tout au long de la période, d'une puissante dynamique générationnelle dans tous les milieux sociaux : les conditions d'écoute se sont transformées par vagues successives, depuis l'arrivée des premiers baladeurs jusqu'aux téléphones portables d'aujourd'hui, au point de donner à l'écoute de musique un caractère massif qui ne peut que s'accroître encore dans les années à venir avec la disparition des générations nées avant guerre qui, comme le montre le graphique 3, sont restées en grande partie à l'écart du *boom* musical.

15. Il faut noter néanmoins qu'une partie des générations postérieures à celle des *baby-boomers* (à partir de la génération G4), dont les taux de pratique sont très élevés, ont réduit sensiblement leur rythme d'écoute en devenant adultes puisque leurs courbes sont légèrement déclinantes.

RECU DE LA LECTURE D'IMPRIMÉS : EFFETS DE GÉNÉRATION ET FÉMINISATION DU RAPPORT AU LIVRE

Si la lecture d'imprimés apparaît globalement en recul à l'échelle de la population française, la baisse de la lecture régulière de quotidiens (payants) et celle de la quantité de livres lus ne respectent pas le même calendrier et surtout ne concernent pas les mêmes catégories de population. Dans le cas des journaux, la baisse est générale mais son ampleur est moindre chez les personnes âgées et les habitants des petites agglomérations. De ce fait, la lecture quotidienne de périodiques occupe aujourd'hui plus encore qu'en 1973 une position singulière dans le paysage des pratiques culturelles puisqu'elle concerne de manière privilégiée deux catégories de population dont les taux de participation sont en général nettement inférieurs aux moyennes nationales : les personnes âgées et les ruraux.

Dans le cas des livres, le recul de la lecture régulière est également général mais ses effets diffèrent d'une catégorie de population à l'autre : dans les milieux où le livre était solidement implanté (les milieux favorisés et les jeunes notamment), une partie des forts lecteurs ont glissé vers le statut de moyens ou de faibles lecteurs tandis que la réduction du rythme de lecture s'est plutôt traduite, dans les autres milieux, par des abandons. Par ailleurs, le fait que l'ampleur de la baisse ait été nettement plus importante dans les rangs masculins s'est traduit par une féminisation du lectorat : les femmes devançant aujourd'hui les hommes pour toutes les activités en rapport avec le livre – nous le verrons plus loin à propos de la fréquentation des bibliothèques.

Les journaux ont perdu des lecteurs quotidiens de génération en génération tout au long de la période

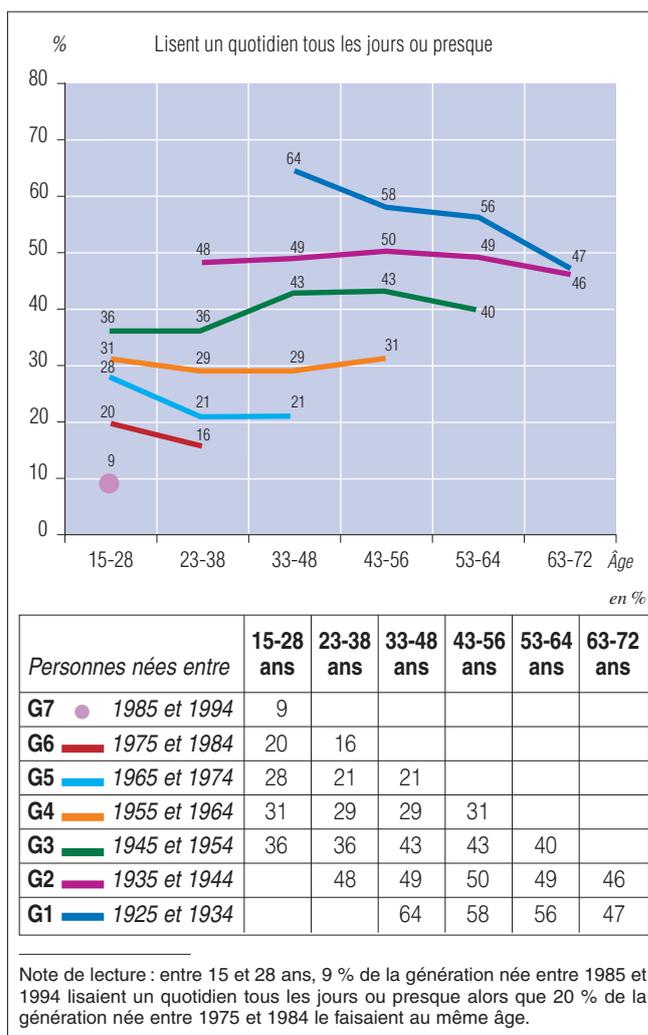
Si le déclin de la presse quotidienne a sensiblement la même ampleur chez les hommes que chez les femmes¹⁶, il n'en est pas de même au plan de l'âge : les personnes âgées de 60 ans et plus, qui étaient en 1973 proportionnellement les plus nombreuses à lire chaque jour un journal, ont nettement mieux résisté que les autres tranches d'âge. Il en résulte un vieillissement du lectorat dont la perspective générationnelle fournit la clef (graphique 5) : depuis plusieurs décennies, chaque génération est arrivée à l'âge adulte avec un niveau d'engagement dans la lecture de la presse inférieur à celui de la précédente, sans qu'aucun effet de rattrapage n'intervienne avec l'avancée en âge. Tout au contraire, la courbe des *baby-boomers* (G3) est la seule à remonter légèrement vers le milieu de la vie : celles des autres générations sont remarquablement plates ou même orientées à la baisse.

L'empilement presque parfait des différentes courbes générationnelles – tout aussi remarquable que celui des

courbes relatives à l'écoute quotidienne de musique (graphique 3) mais en sens inverse – témoigne de l'ancienneté du phénomène de baisse. Ce dernier est sensible dès l'édition de 1981 et tout laisse penser que son origine est même plus ancienne : les personnes qui sont nées dans les années d'avant-guerre et ont atteint l'âge adulte au tournant des années 1960 (la génération G2) se situaient en effet, dès l'édition de 1973, à un niveau inférieur à celui de leurs aînées (génération G1).

Cette dynamique générationnelle négative n'a été que faiblement entravée par les progrès de la scolarisation car la lecture quotidienne de journaux était, en 1973, peu dépendante du niveau de diplôme, à la différence de la plupart des autres pratiques culturelles. Cela n'a pas changé en 2008 et s'est même renforcé car les milieux diplômés ont modifié assez radicalement leurs comportements en matière de consommation d'informations au cours de la période, profitant dans un premier temps de la diversification du marché des magazines et dans un second temps des opportunités offertes par l'internet. La lecture quotidienne

Graphique 5 – Lecture quotidienne de journaux (payants) selon la génération, 1973-2008



Source : DEPS, Ministère de la Culture et de la Communication, 2011.

16. En 2008, les uns comme les autres comptent deux fois moins de lecteurs quotidiens qu'en 1973.

de presse est même le domaine où la rupture de comportement au sein des fractions les plus diplômés apparaît la plus spectaculaire¹⁷.

Les résultats triés selon le milieu social vont dans le même sens : lire tous les jours un journal (payant) est une habitude que les cadres supérieurs ont proportionnellement plus perdue que les autres actifs, et leur niveau est aujourd'hui à peine supérieur à celui des ouvriers et nettement inférieur à celui des agriculteurs et artisans. Une telle situation est exceptionnelle dans le domaine culturel, comme elle l'est selon le critère du lieu de résidence : aujourd'hui, la lecture quotidienne de journaux est la seule pratique culturelle où les habitants des communes rurales arrivent en tête et où les habitants de la capitale et de la banlieue parisienne ont un niveau inférieur à la moyenne nationale.



On retiendra donc que la lecture quotidienne de journaux (payants) est une habitude qui a régulièrement reculé tout au long de la période étudiée en raison d'un puissant effet générationnel, dont les premières manifestations sont sensibles dès l'édition de 1981 et dont l'origine est probablement plus ancienne. Aucune catégorie de population n'y a échappé, les milieux favorisés encore moins que les autres pour des raisons qui tiennent aux profondes modifications de leurs modes de vie et, bien entendu, à la concurrence créée, depuis l'arrivée de l'internet, par les nouveaux modes d'accès à l'information dont ils sont les principaux consommateurs.

Le nombre de livres lus a d'abord diminué chez les adolescents et les jeunes hommes avant de se généraliser

L'apparente stabilité de la proportion de Français ayant lu au moins un livre dans l'année au cours de la période 1973-2008 (tableau 1, p. 3) ne rend pas compte des profondes transformations des rapports au livre qui se sont traduits, notamment, par la baisse spectaculaire des forts lecteurs¹⁸. Cette stabilité tient au fait que la lecture de livres a connu des évolutions contrastées d'une catégorie de population à l'autre et que certaines tendances contraires se sont annulées à l'échelle de la population française, comme le montrent les résultats comparés des hommes et des femmes (graphique 6).

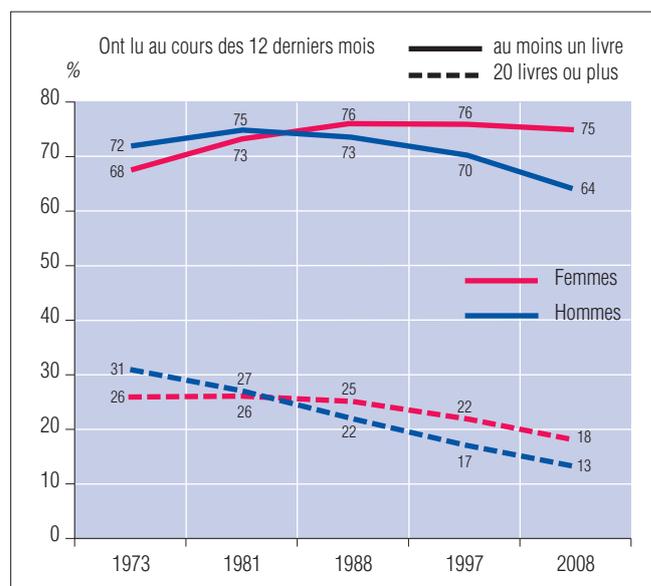
Il apparaît en effet sur le graphique 6 qu'une partie des hommes ont délaissé le monde du livre depuis le début des années 1980, au moment où la part des lectrices augmentait. L'effet de ciseaux est remarquable : les hommes devançaient encore les femmes en 1981 avant que la situation ne s'inverse à partir de l'édition de 1988, avec un écart qui n'a

fait que s'accroître par la suite. Ce même graphique indique, en revanche, que la diminution des forts lecteurs, tout en étant davantage prononcée chez les hommes, a fini par concerner également les femmes au tournant des années 1990. Ces dernières n'ont pas échappé à une tendance générale qui n'a épargné aucune catégorie de population, quel que soit le critère retenu : la baisse de la lecture régulière de livres est, dans leur cas, plus tardive et de moindre ampleur que celle des hommes, et, plus particulièrement, ne s'est pas traduite par des abandons mais par des glissements vers le statut de moyen ou de faible lecteur.

Les évolutions sont également contrastées au plan de l'âge au cours de la période puisque la proportion de lecteurs a baissé, depuis le début des années 1970, parmi les personnes de moins de 40 ans alors qu'elle progressait au-delà de cet âge : si les 15-24 ans demeurent la classe d'âge où les lecteurs de livres sont proportionnellement les plus nombreux, les seniors ont rattrapé une grande partie de leur retard, provoquant ainsi un vieillissement du lectorat qui est plus net encore au niveau de la lecture régulière. Être un fort lecteur n'est plus une propriété étroitement associée à la jeunesse, comme c'était le cas au début des années 1970 : désormais, les personnes de 60 ans et plus comptent autant de forts lecteurs que les 15-24 ans.

Il apparaît donc que la lecture de livres (notamment régulière) a connu un profond changement de statut sur les critères du sexe et de l'âge : elle s'est progressivement féminisée tout en perdant le lien privilégié qu'elle entretenait avec la jeunesse. Tentons de mieux comprendre ce phénomène en observant l'évolution des comportements des hommes et des femmes par tranches d'âge.

Graphique 6 – Lecture de livres selon le sexe, 1973-2008

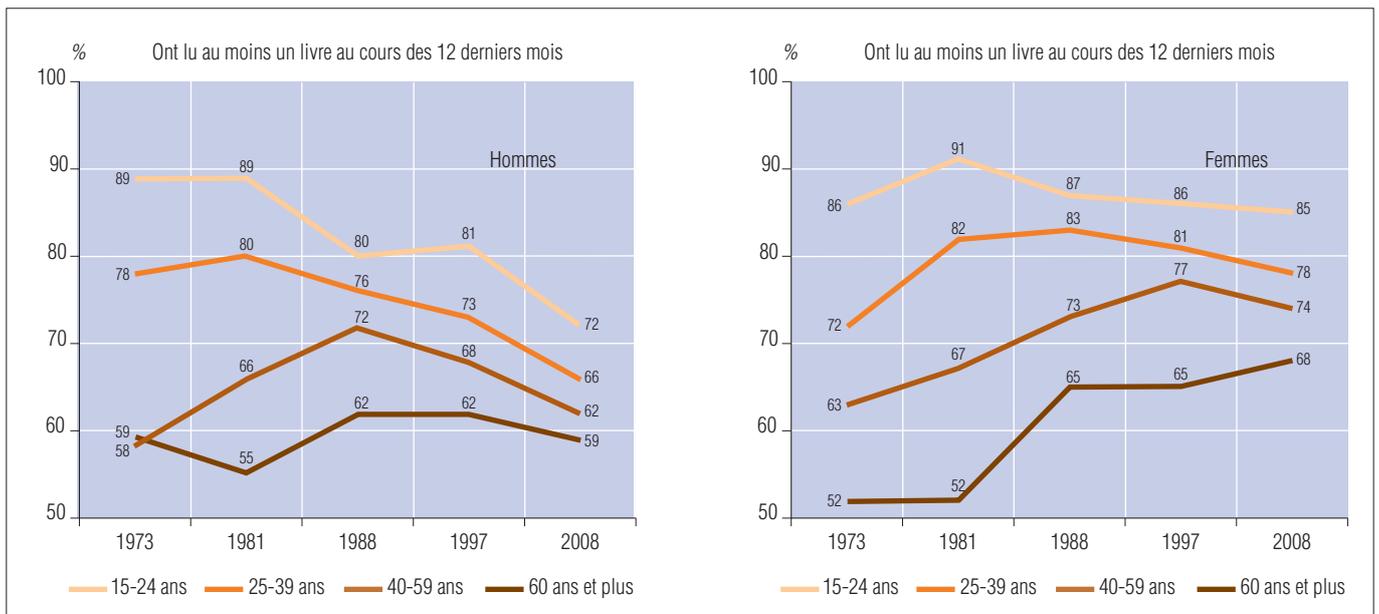


Source : DEPS, Ministère de la Culture et de la Communication, 2011.

17. La lecture quotidienne de presse est en effet la seule activité étudiée où le taux de pratique des « bac + 3 » est, en 2008, inférieur à la moyenne nationale.

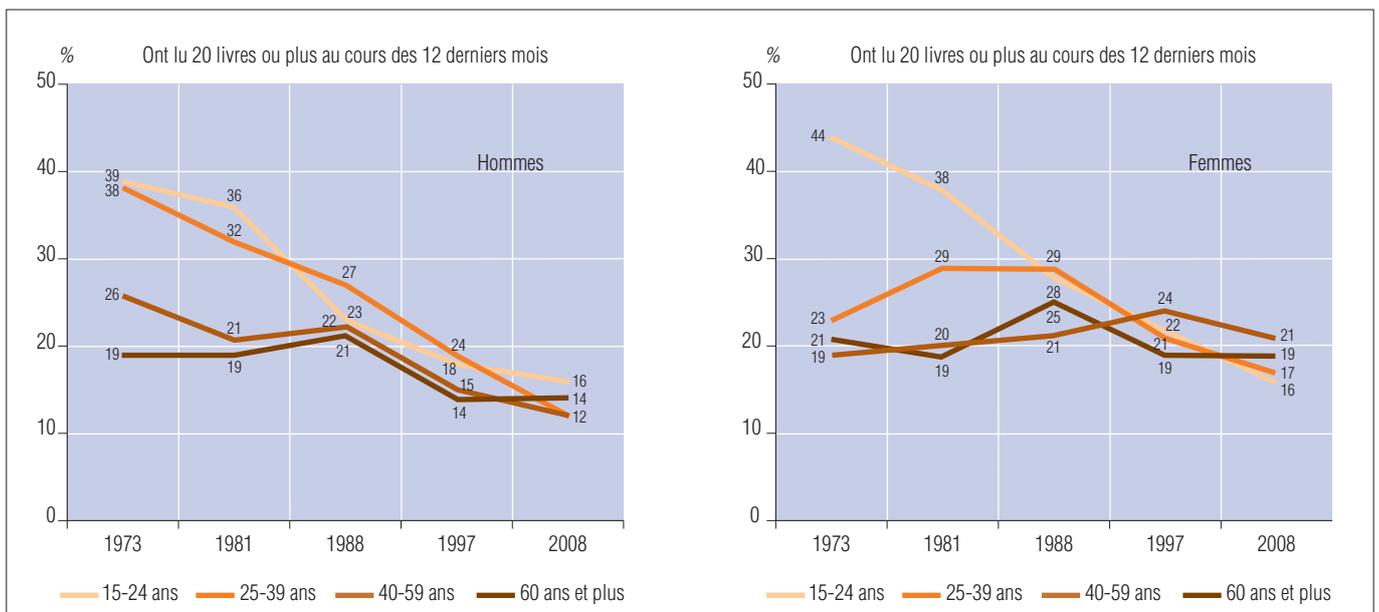
18. Il faut rappeler qu'en trente-cinq ans, la proportion de Français âgés de 15 ans et plus ayant déclaré avoir lu 20 livres ou plus dans l'année est passée de 28 % en 1973 à 16 % en 2008 (voir tableau 1, p. 3).

Graphique 7 – Lecture de livres selon le sexe et l'âge, 1973-2008



Source : DEPS, Ministère de la Culture et de la Communication, 2011.

Graphique 8 – Lecture régulière de livres selon le sexe et l'âge, 1973-2008



Source : DEPS, Ministère de la Culture et de la Communication, 2011.

La comparaison entre les sexes que figure le graphique 7 est explicite : la baisse de la lecture de livres est nette chez les hommes à partir des années 1980 dans les deux tranches d'âge inférieures à 40 ans alors que la progression est générale chez les femmes, au moins jusqu'à l'enquête de 1997. Dans le cas de la lecture régulière (graphique 8), le constat est plus complexe car si les jeunes femmes de 15 à 24 ans ont perdu autant de fortes lectrices que leurs homologues masculins sur l'ensemble de la période (de même que les femmes de 25 à 39 ans au cours des deux dernières décennies), cela n'est pas le cas pour les tranches d'âge supérieures : la part des fortes lectrices n'a pratiquement pas évolué en trente-cinq ans chez les femmes ayant franchi le cap des 40 ans.

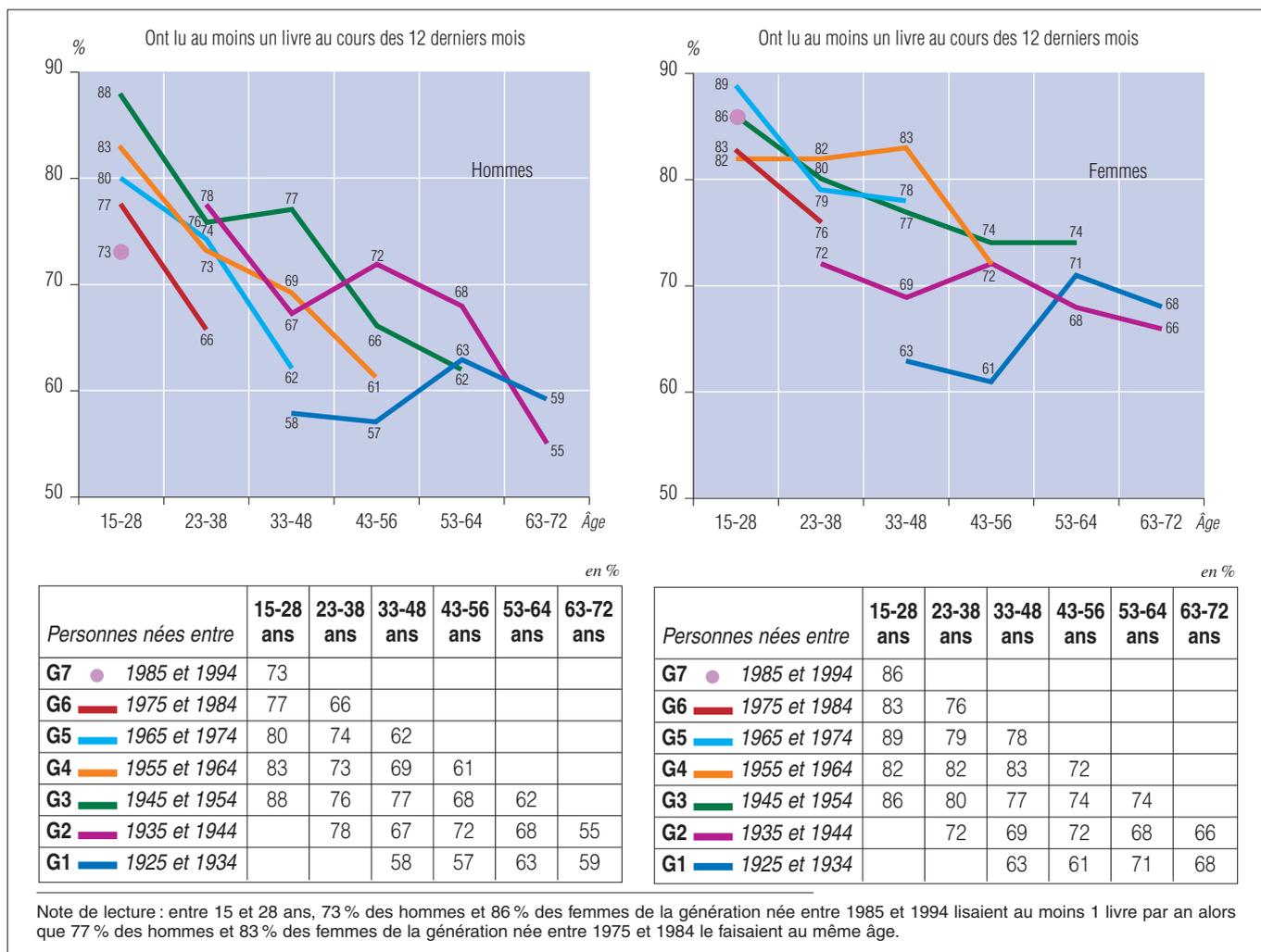
La perspective générationnelle offre des éléments complémentaires de compréhension en montrant que le recul

de la lecture de livres résulte à la fois des nouveaux comportements des générations nées à partir des années 1960 et d'une tendance structurelle à la réduction du rythme de lecture au fil de l'avancée en âge, notamment chez les hommes.

La mise en regard des résultats des hommes et des femmes (graphique 9) permet de comprendre que le décrochage du monde du livre est un phénomène majoritairement masculin : d'une part, chaque génération d'hommes est arrivée à l'âge adulte avec une proportion de lecteurs inférieure à la précédente, ce qui n'est pas le cas des femmes, et d'autre part l'érosion au fil de l'avancée en âge a été plus forte chez les premiers, comme l'atteste l'inclinaison plus forte de la pente de leurs courbes générationnelles.

Dans le cas de la lecture régulière (graphique 10), la dimension générationnelle du phénomène est encore plus

Graphique 9 – Lecture de livres selon le sexe et la génération, 1973-2008



Source : DEPS, Ministère de la Culture et de la Communication, 2011.

nette dans la mesure où elle concerne aussi les femmes : chaque nouvelle génération est arrivée à l'âge adulte avec une proportion de forts lecteurs inférieure à la précédente, si bien que les *baby-boomers* (génération G3) restent aujourd'hui la génération avec la plus forte proportion de forts lecteurs au moment de l'entrée dans l'âge adulte, aussi bien dans les rangs masculins que féminins : dès la génération G4, la lecture régulière a reculé chez les jeunes sans que le mouvement ne s'inverse par la suite.

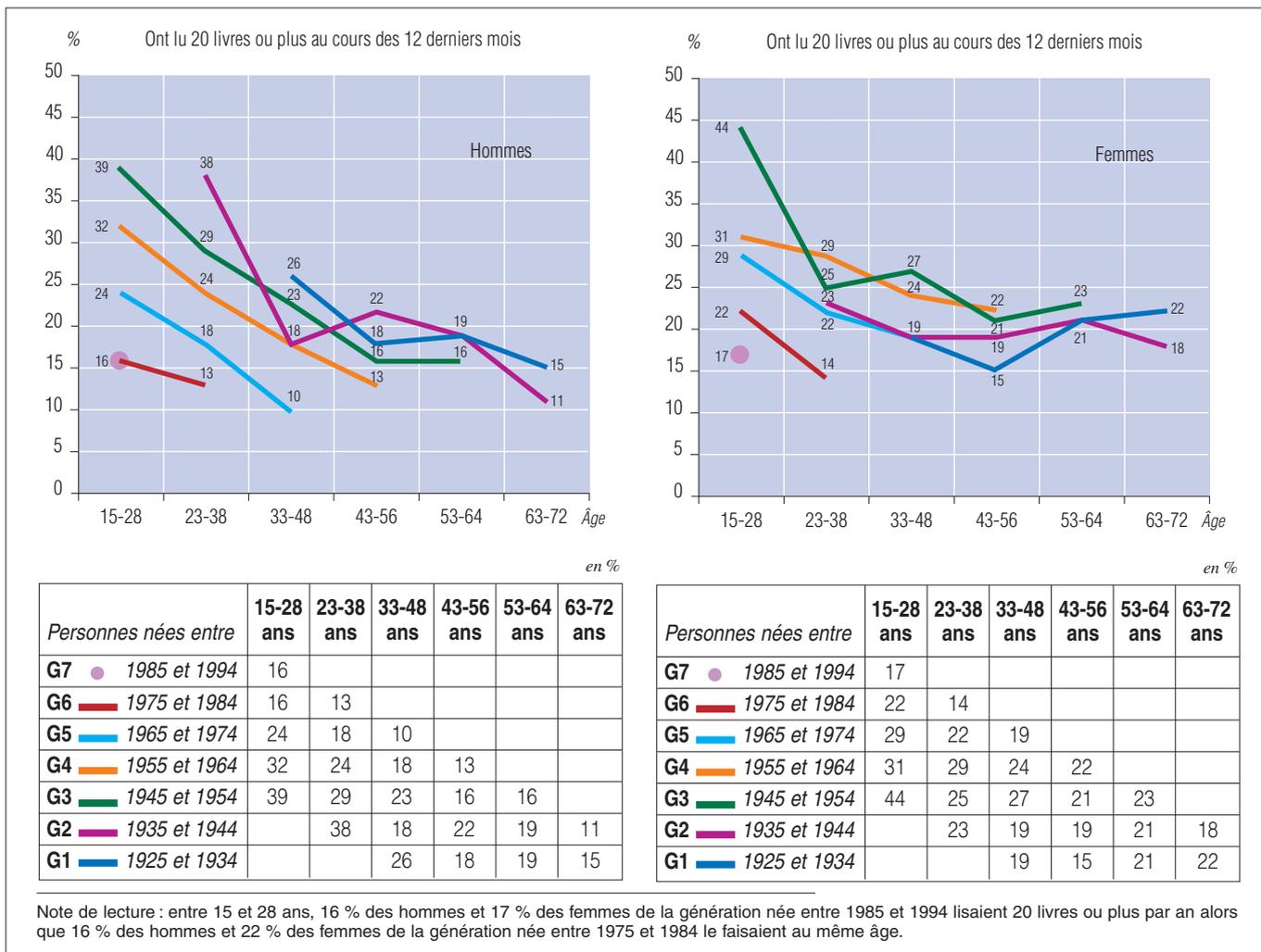
La comparaison des courbes des hommes et des femmes appelle une observation supplémentaire à propos de la génération des *baby-boomers* qui, rappelons-le, ont été les premiers à bénéficier d'un accès plus facile à l'enseignement supérieur tout en vivant leur jeunesse dans un contexte sociopolitique particulier. C'est la première génération où la lecture régulière de livres est plus fréquente chez les femmes : c'était vrai en 1973 au temps de leur jeunesse et cela l'est resté trente-cinq ans plus tard, au moment d'aborder le troisième âge. Par ailleurs, les courbes relatives au livre présentent une allure générale très différente de celle des courbes portant sur la presse : alors que ces dernières ont une forme aplatie, celles relatives à la lecture de livres sont globalement orientées à la baisse, notamment dans les rangs masculins. La lecture de livres, activité chro-

nophage qui appelle le temps long, subit une érosion au fil de l'avancée en âge plus forte que celle des journaux et, dans le cas de la lecture régulière (graphique 10), la pente est particulièrement accentuée dans la première partie de la vie, au moment où les pressions sur le temps disponible sont les plus fortes. La seule génération qui fait exception sur ce point est la plus ancienne (G1).

L'ancienneté et le caractère massif de la dynamique générationnelle font que les écarts sur les critères du niveau de diplôme, du milieu social ou du lieu de résidence ont peu évolué en trente-cinq ans. La baisse de la lecture régulière de livres a touché toutes les catégories de population sans exception, milieux diplômés compris : les « bac et plus » de 2008 ont perdu plus de la moitié de leurs forts lecteurs par rapport à leurs homologues de 1973 (26 % en 2008 contre 60 % en 1973) et la baisse est également sensible parmi les « bac + 3 » qui comptent 37 % de forts lecteurs en 2008. Toutefois, les milieux diplômés ont un peu mieux résisté que la moyenne : être un fort lecteur de livres est certes moins fréquent mais cela demeure néanmoins une des propriétés relatives de leur univers culturel.

Les résultats relatifs à la catégorie socioprofessionnelle vont dans le même sens, au moins chez les hommes (graphique 11). La baisse de la lecture de livres est en effet très

Graphique 10 – Lecture régulière de livres selon le sexe et la génération, 1973-2008



Source : DEPS, Ministère de la Culture et de la Communication, 2011.

marquée dans les rangs masculins de milieu employé et ouvrier et même chez les cadres moyens, sans avoir épargné les cadres supérieurs : le fait de n’avoir lu aucun livre dans l’année demeure rare parmi eux mais cela n’est plus exceptionnel puisqu’en 2008, plus d’un sur dix est dans ce cas.

Les disparités sociales se sont plutôt réduites dans les rangs féminins, notamment en raison de la progression de la lecture de livres chez les femmes de milieu ouvrier qui sont les seules dont le taux de pratique est orienté à la hausse sur la période 1973-2008, ce qui se traduit par une accentuation du caractère sexué du rapport au livre chez les ouvriers et les employés.

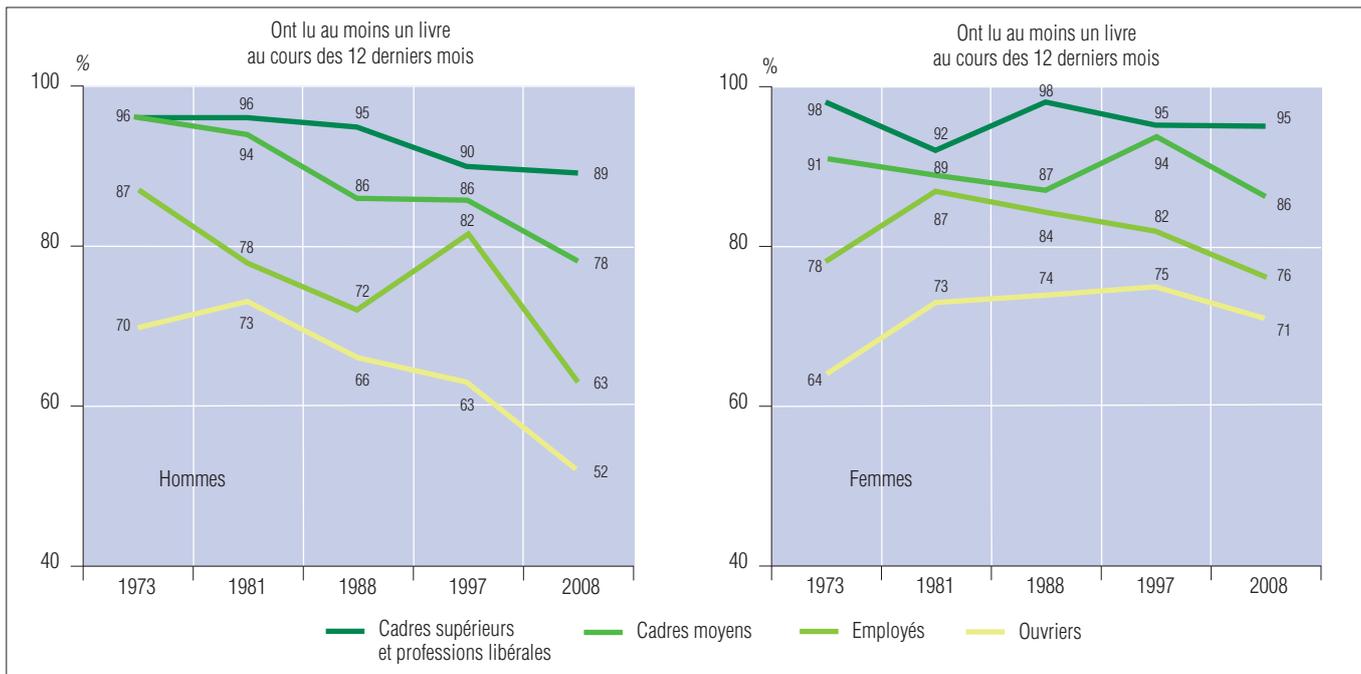
L’orientation à la baisse est générale dans le cas de la lecture régulière¹⁹ (graphique 12), avec toutefois une pente plus accentuée chez les hommes, quel que soit le milieu social : elle est sensible dès l’édition de 1981 pour les cadres supérieurs, plus tardive dans les milieux employés et ouvriers mais, au final, les écarts ont peu évolué sur l’ensemble de la période étudiée : les cadres supérieurs comp-

tent toujours proportionnellement environ trois fois plus de forts lecteurs que les ouvriers.

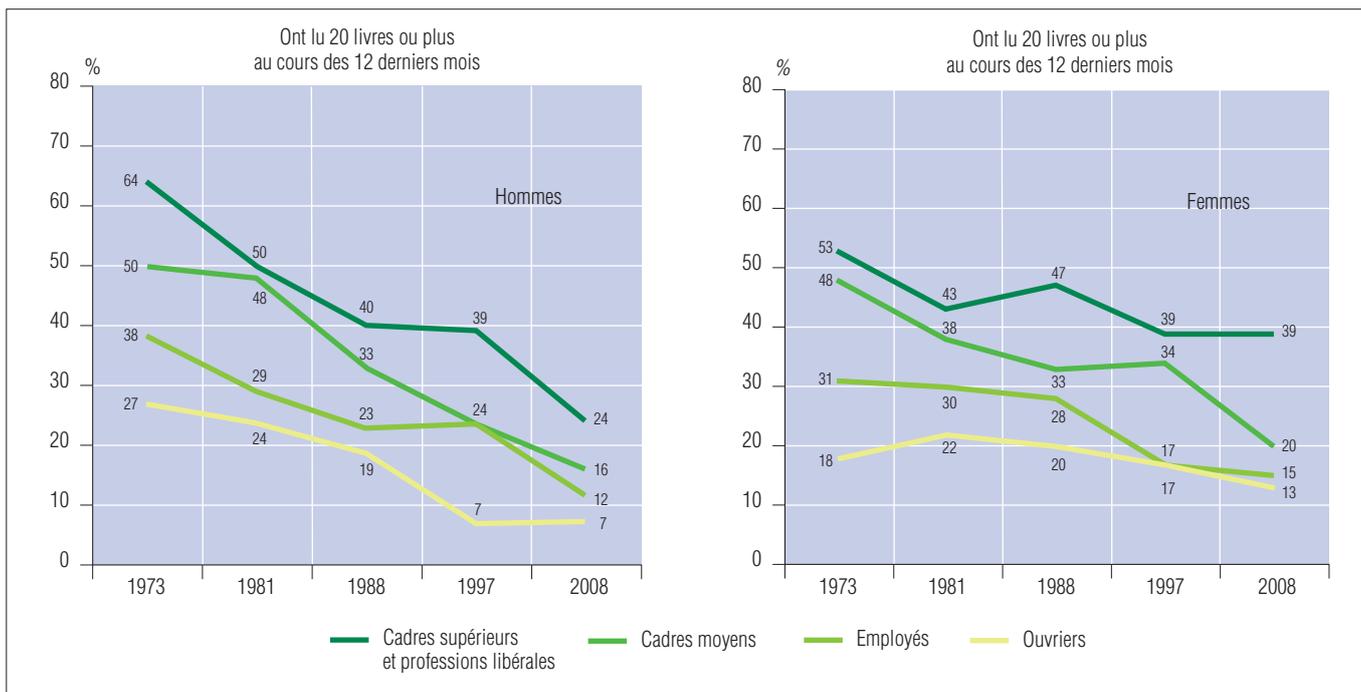
On retiendra donc que le vieillissement et la féminisation du lectorat (notamment dans le cas de la lecture régulière) sont liés puisque le recul générationnel, comme les abandons au fil de l’avancée en âge, a surtout concerné les hommes : les femmes ont aujourd’hui un engagement plus fort dans le monde du livre que les hommes dans tous les milieux sociaux, à la fois parce qu’elles sont plus nombreuses à lire quand elles sont jeunes et qu’elles résistent mieux à la diminution du rythme de lecture qui accompagne l’avancée en âge.

19. Le constat est analogue concernant le lieu de résidence : la lecture régulière de livres a diminué dans tous les cas, des ruraux aux Parisiens *intra-muros*, même si l’élitisation du profil de ces derniers au cours de la période a contribué à limiter la baisse dans la capitale.

Graphique 11 – Lecture de livres selon le sexe et le milieu social, 1973-2008



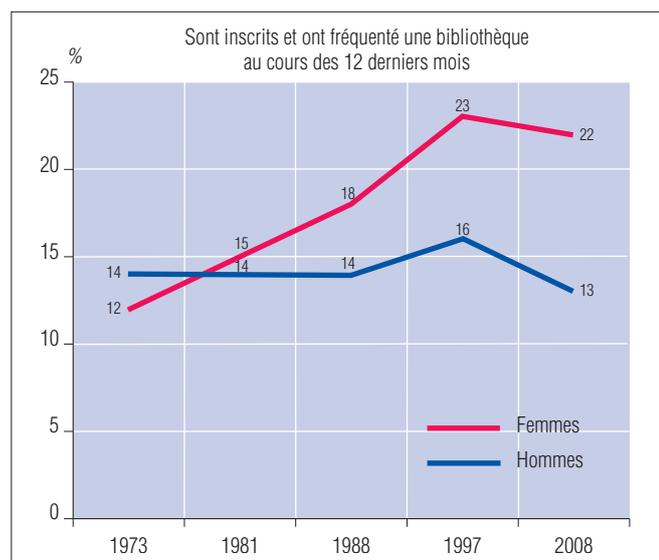
Graphique 12 – Lecture régulière de livres selon le sexe et le milieu social, 1973-2008



La progression de la fréquentation²⁰ des bibliothèques est entièrement due aux femmes

Une autre illustration de la féminisation du rapport au livre est fournie par les résultats relatifs aux bibliothèques puisque la progression constatée à l'échelle nationale jusqu'à l'édition de 1997 est entièrement due aux femmes : leur taux de fréquentation a presque doublé en trente-cinq

Graphique 13 – Fréquentation des bibliothèques selon le sexe, 1973-2008



Source : DEPS, Ministère de la Culture et de la Communication, 2011.

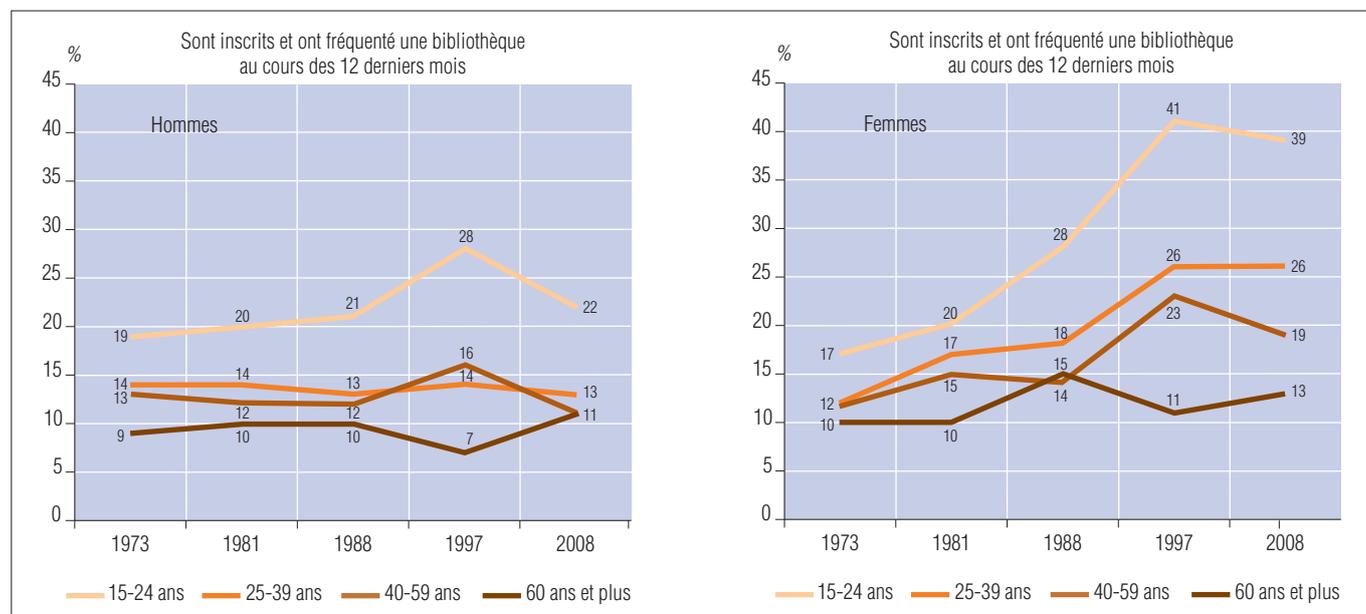
ans, en dépit d'un léger tassement en 2008, tandis que celui des hommes demeurerait stable²¹ (graphique 13).

L'augmentation de la fréquentation des bibliothèques témoigne de la relative autonomie de cette activité par rapport à la lecture de livres qui n'a cessé de perdre du terrain au cours de la même période. Le contraste entre les deux évolutions est particulièrement saisissant dans le cas des 15-24 ans dont la fréquentation a considérablement progressé dans les années 1980 et 1990 en liaison avec les progrès de la scolarisation – les bibliothèques sont en effet souvent utilisées par les lycéens et étudiants comme des lieux de travail ou de consultation –, avant de marquer le pas ces dernières années.

Tentons de mieux comprendre ce double mouvement – forte progression dans les années 1980 et 1990 et recul sensible ces dernières années – en comparant les résultats des hommes et des femmes par tranches d'âge (graphique 14).

Cette comparaison confirme que les jeunes femmes sont les principales contributrices de la progression constatée à l'échelle nationale : lycéennes, étudiantes et jeunes femmes de moins de 40 ans sont, en 2008, deux fois plus nombreuses à fréquenter les bibliothèques qu'en 1973, alors que le taux de fréquentation des hommes est pratiquement le même à trente-cinq ans de distance, quel que soit leur âge. Les femmes des jeunes générations dont, rappelons-le, le niveau de formation est supérieur à celui de leurs homologues masculins apparaissent par conséquent comme les principales bénéficiaires des efforts consentis en matière de lecture publique : plus nombreuses à suivre des études et plus souvent en charge des activités culturelles périscolaires des enfants quand elles sont mères de famille, elles

Graphique 14 – Fréquentation des bibliothèques selon le sexe et l'âge, 1973-2008

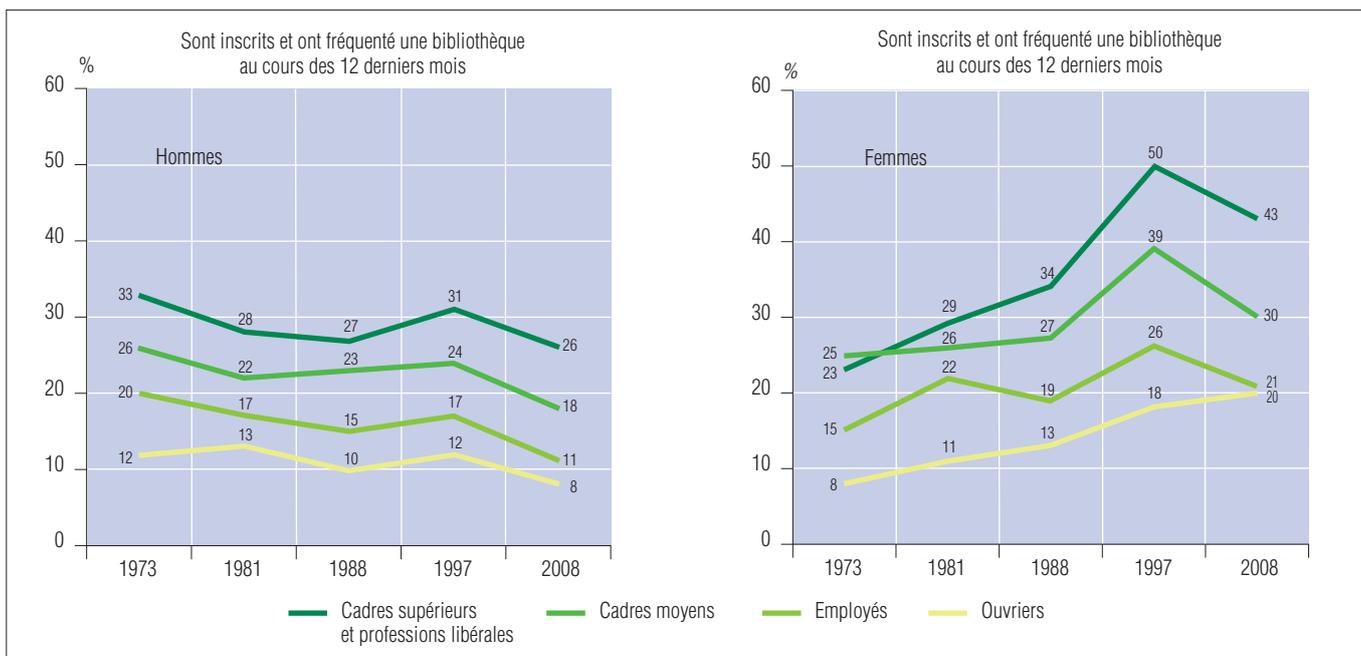


Source : DEPS, Ministère de la Culture et de la Communication, 2011.

20. Le questionnaire de 1973 posait la question de la fréquentation des bibliothèques aux seuls inscrits, si bien que la comparaison ne peut porter que sur ces derniers et ignorer, par conséquent, la fréquentation des usagers non inscrits, dont on sait qu'elle a fortement progressé dans les années 1990. Voir O. DONNAT, *Pratiques culturelles des Français, édition 1997*, Paris, La Documentation française, p. 241-242.

21. Ce double mouvement – progression de la fréquentation des femmes et stagnation de celle des hommes – se vérifie quel que soit le niveau de diplôme : ainsi le taux de fréquentation des femmes « bac + 3 » en 2008 était de 49 %, contre 35 % pour leurs homologues masculins, alors que ces taux étaient respectivement de 28 % et 31 % en 1973.

Graphique 15 – Fréquentation des bibliothèques selon le sexe et le milieu social, 1973-2008



Source : DEPS, Ministère de la Culture et de la Communication, 2011.

ont largement profité, au moins jusqu’à la fin des années 1990, des effets d’offre et de la diversification des services proposés (ouverture aux supports audiovisuels, développement de l’édition pour la jeunesse, etc.).

La progression des taux de fréquentation par rapport à 1973 s’observe quel que soit le lieu de résidence, avec un effet de rattrapage sensible de la part des ruraux, dont la fréquentation est toujours restée orientée à la hausse, notamment ces dernières années où ils ont été les seuls, avec les Parisiens *intra-muros* et les habitants des grandes villes, à ne pas connaître de recul. La progression concerne également tous les milieux sociaux : elle a été plus marquée dans les milieux favorisés dans les années 1980 et 1990 mais, étant donné que les ouvriers ont été les seuls à conserver leur niveau au cours de la dernière décennie, les écarts entre les uns et les autres apparaissent globalement stables sur l’ensemble de la période étudiée.

Le graphique 15 montre que la double tendance observée à l’échelle nationale se vérifie dans tous les milieux au cours de la période : les hommes, qui étaient plus nombreux à fréquenter les bibliothèques en 1973 dans toutes les catégories socioprofessionnelles, ont aujourd’hui un niveau de participation inférieur à celui de leurs homologues féminins, et leur recul au cours de la dernière décennie est général, alors que le taux de fréquentation des femmes de milieu ouvrier a continué de progresser.

On retiendra donc que l’augmentation générale du niveau de formation de la population et la hausse du nombre d’étudiants, combinées aux effets d’offre liés à la politique active menée par les pouvoirs publics dans les années 1980 et 1990, ont contribué à la progression de la fréquentation des bibliothèques, avant que l’essoufflement de ces deux dynamiques et les nouvelles possibilités d’accès depuis son domicile à l’information et aux contenus culturels offertes par l’internet n’inversent la tendance.

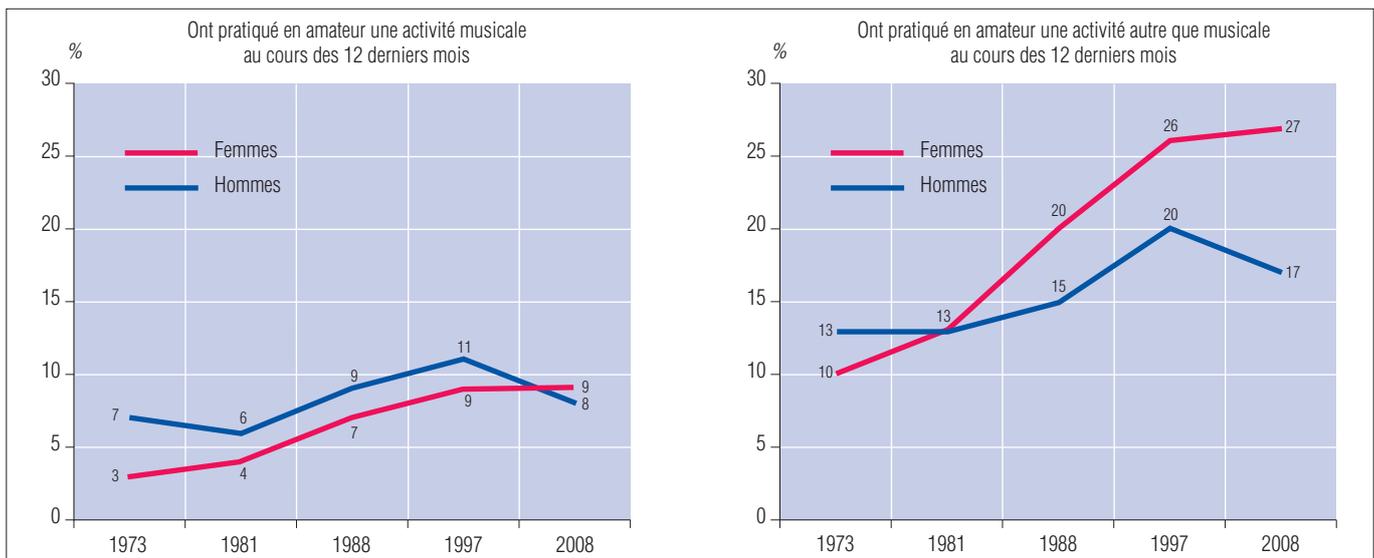
DES PRATIQUES EN AMATEUR PLUS NOMBREUSES ET MIEUX RÉPARTIES SOCIALEMENT

Dans le domaine des pratiques artistiques en amateur, deux périodes se distinguent, comme pour la fréquentation des bibliothèques : celle qui précède la diffusion des ordinateurs et de l’internet dans les foyers, où les activités « d’avant » progressent nettement, et celle qui lui succède où elles marquent le pas en raison de l’attrait exercé auprès des jeunes générations par les nouvelles formes de production de contenus offertes par le numérique²² (*sample*, graphisme, blogs, fan-fictions, etc.).

L’évolution des pratiques en amateur présente un autre point commun avec celle de la fréquentation des bibliothèques : le mouvement de féminisation. La situation de 1973, où les taux de pratique des hommes étaient supérieurs à ceux des femmes, s’est progressivement inversée en 2008

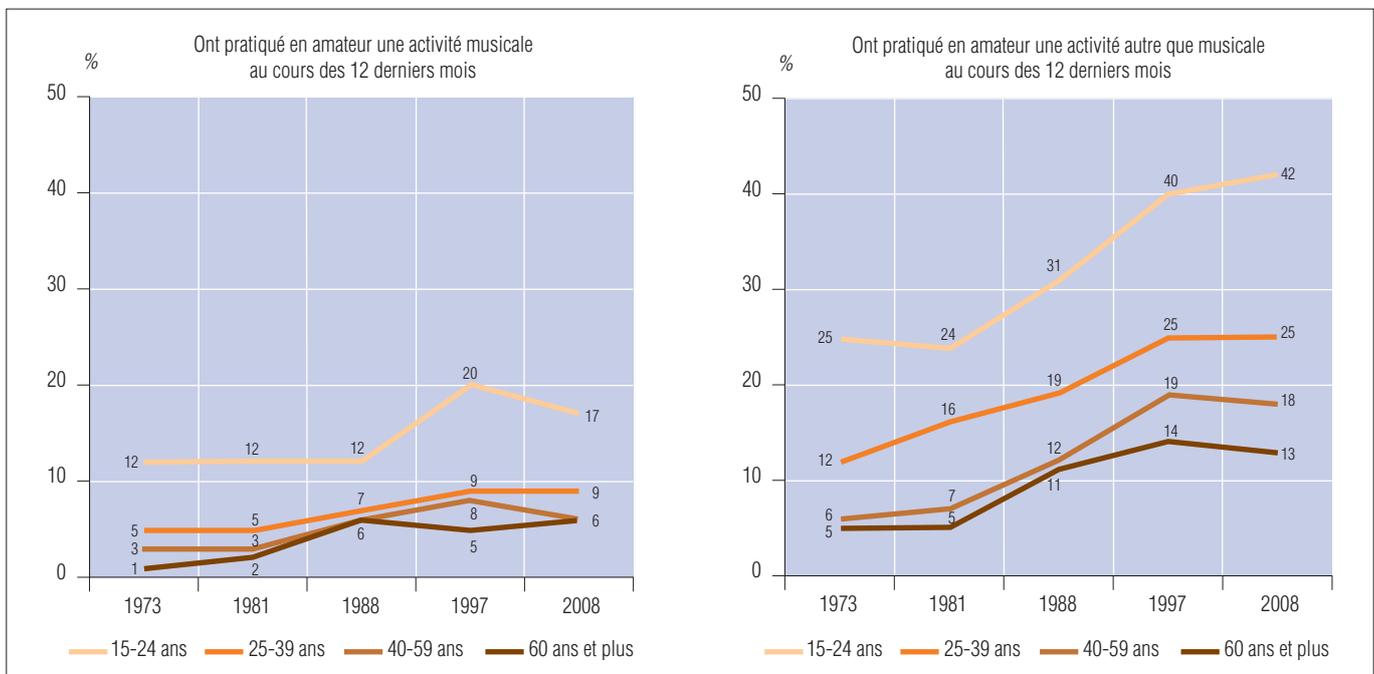
22. La prise en compte des usages créatifs de l’ordinateur aurait certes pu donner une autre image de l’évolution des pratiques en amateur au cours de la dernière décennie, mais cela n’aurait pas pour autant modifié fondamentalement le profil des amateurs car les « amateurs sur écran » se recrutent prioritairement dans les mêmes catégories de population que ceux des pratiques « d’avant », à savoir les hommes, les jeunes et les milieux favorisés. Voir O. DONNAT, *les Pratiques culturelles des Français à l’ère numérique. Enquête 2008*, Paris, Ministère de la Culture et de la Communication, DEPS/La Découverte, 2009, p. 189 sqq.

Graphique 16 – Pratiques en amateur selon le sexe, 1973-2008



Source : DEPS, Ministère de la Culture et de la Communication, 2011.

Graphique 17 – Pratiques en amateur selon l'âge, 1973-2008



Source : DEPS, Ministère de la Culture et de la Communication, 2011.

pour les pratiques du domaine musical²³ et, dès la troisième édition de l'enquête (1989), pour celles relatives aux autres domaines artistiques²⁴ (graphique 16). Désormais, la participation des femmes est supérieure à celle des hommes pour la grande majorité des activités en amateur « d'avant », alors que la plupart de celles qui se pratiquent sur écran ont été majoritairement investies par les hommes²⁵, ce qui incite à penser que le recul des pratiques traditionnelles observé en 2008, qui est exclusivement masculin, est au moins en partie un effet de l'essor des secondes.

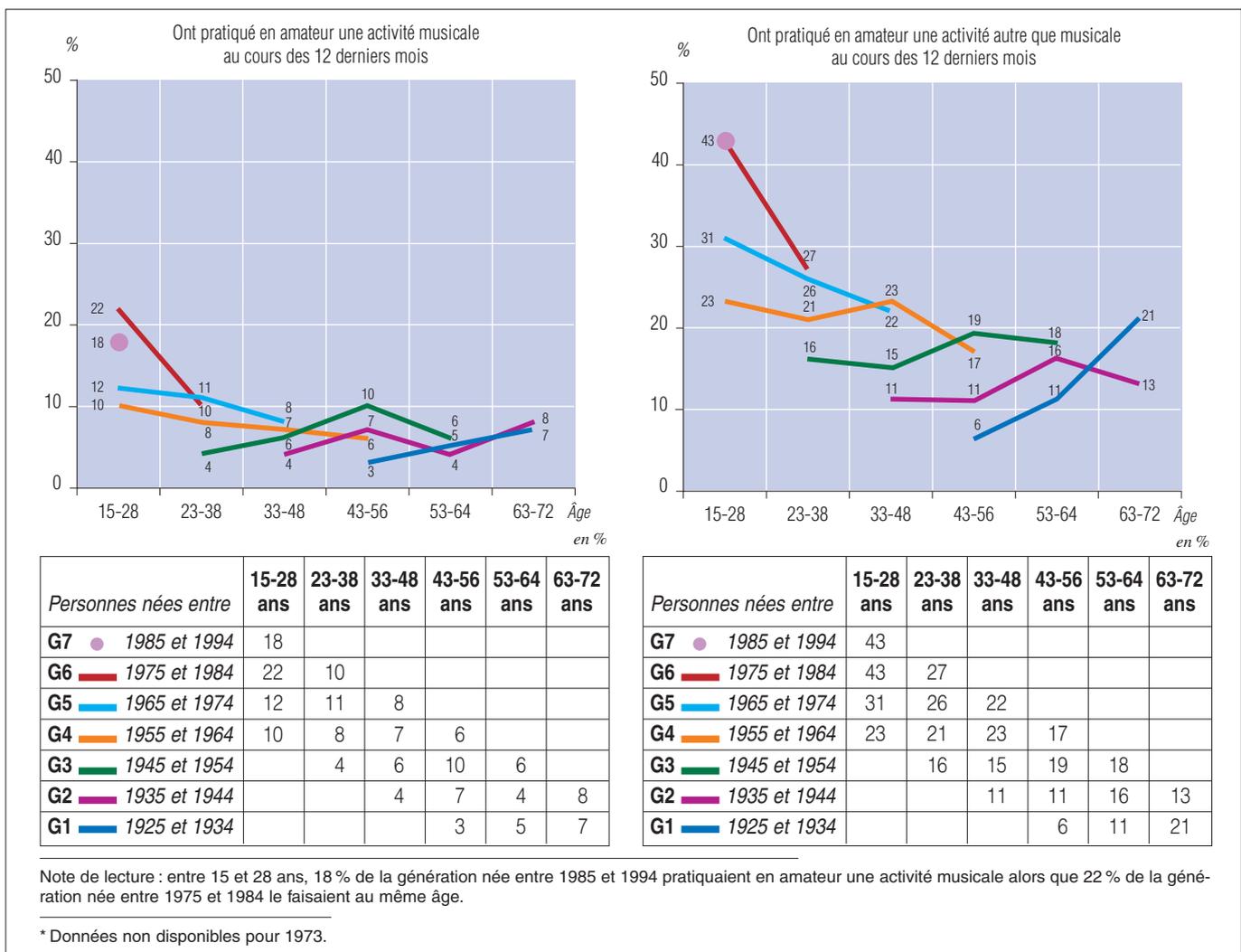
En dépit de ce récent transfert partiel d'une partie des jeunes vers les écrans, les pratiques en amateur conservent un caractère juvénile marqué : les taux de pratique des 15-24 ans sont, dans les deux cas, nettement supérieurs à ceux des tranches d'âge supérieures (graphique 17). Toutefois, la progression de la participation des adultes et même des seniors est sensible depuis le début des années 1980, notamment au sein de la population féminine : ainsi les pratiques en amateur ont-elles doublé chez les femmes âgées de 40 à 59 ans dans le domaine musical, et même triplé

23. Il faut rappeler que les pratiques instrumentales individuelles ne sont ici pas prises en compte puisque la comparaison porte exclusivement sur la pratique de la musique et du chant dans le cadre d'une organisation ou avec un groupe d'amis.

24. Dans le cas des activités non musicales, la féminisation a probablement été accentuée par la modification du questionnaire effectuée lors de l'édition de 1988, où la précision « classique ou folklorique » a été supprimée à propos de la danse, ce qui s'est traduit par une augmentation sensible du taux de pratique de cette activité très majoritairement féminine.

25. Sur ce point, voir O. DONNAT, *les Pratiques culturelles des Français à l'ère numérique*, op. cit., p. 195-203.

Graphique 18 – Pratiques en amateur selon la génération, 1981-2008*



Source : DEPS, Ministère de la Culture et de la Communication, 2011.

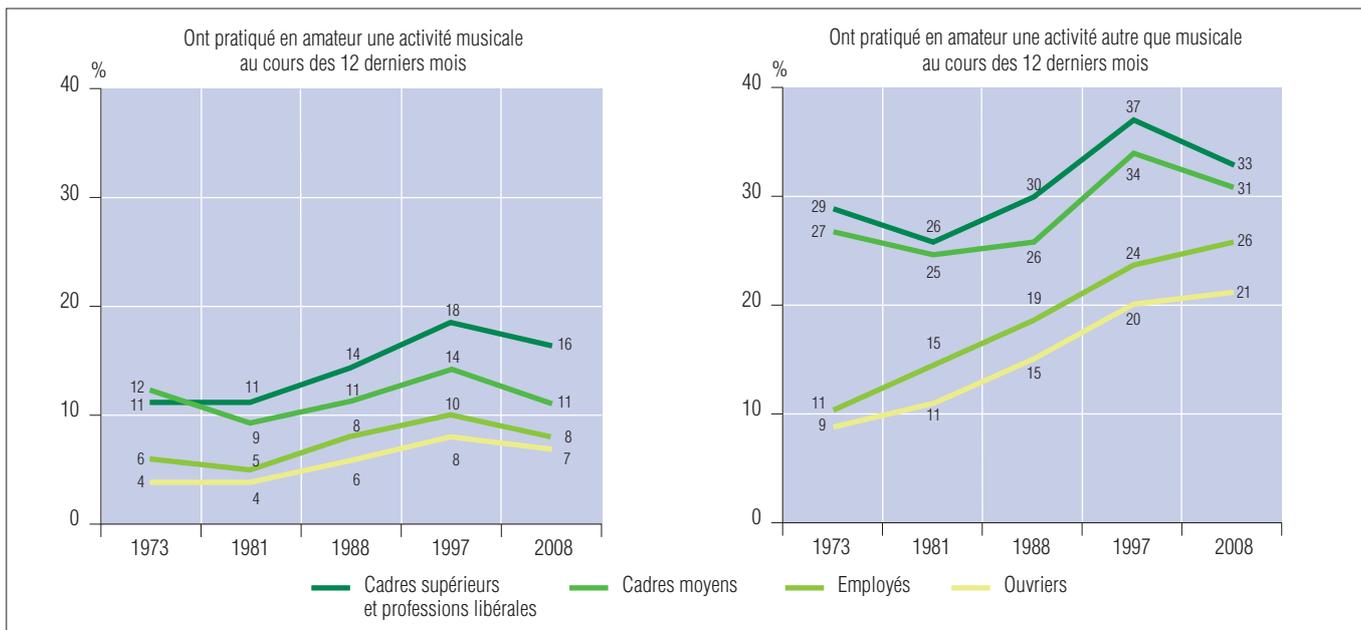
pour les autres domaines artistiques, en partie parce que ces générations ont été les premières à bénéficier de la diversification de l'offre.

L'analyse générationnelle atteste de la diffusion des pratiques en amateur chez les jeunes jusqu'à la génération G6 (graphique 18) : avec les progrès de la scolarisation, les adolescents des années 1980 et 1990 ont été de plus en plus nombreux à investir ce domaine d'activités et, même si une grande partie d'entre eux l'ont abandonné au moment de l'entrée dans la vie adulte – la forte pente des courbes relatives à la génération G6 en témoigne –, leur niveau demeure supérieur à celui de leurs aînés au même âge. Il faut noter toutefois que les pratiques en amateur subissent relativement peu d'érosion, une fois passé le cap de l'installation dans la vie adulte ; mieux, l'orientation ascendante des courbes des *baby-boomers* et des générations nées avant guerre indique que certaines personnes ont (re)découvert la pratique en amateur dans la seconde partie de leur vie, parfois même à l'âge de la retraite. Aussi les pratiques en amateur sont-elles moins étroitement associées aujourd'hui que naguère à la jeunesse, à la fois parce qu'une partie des amateurs des jeunes générations n'y ont pas renoncé en devenant adultes et que certains (plus souvent certaines) sont devenus des amateurs à un âge avancé, au cours des dernières décennies.

La dynamique générationnelle à l'origine de l'essor des pratiques en amateur s'est accompagnée d'un élargissement de la base de recrutement des pratiquants tant au plan social que territorial, notamment pour les activités autres que musicales. En effet, si la pratique en amateur était, en 1973, moins inégalement répartie au plan territorial que la fréquentation des équipements culturels, les disparités étaient en revanche du même ordre sur les critères du niveau de diplôme ou du milieu social d'appartenance : ainsi, les « bac et plus » étaient deux fois plus nombreux que la moyenne des Français à pratiquer la musique et trois fois plus nombreux à pratiquer une autre discipline artistique en amateur, de même que les cadres supérieurs comptaient environ trois fois plus d'amateurs que les ouvriers (graphique 19).

Trente-cinq ans plus tard, les écarts se sont réduits en raison d'une progression sensible des milieux d'ouvriers et d'employés mais aussi d'un léger recul des milieux favorisés au cours de la dernière décennie, probablement, au moins en partie, en raison de la concurrence créée par les nouvelles formes de production de contenus sur écran.

Graphique 19 – Pratiques en amateur selon le milieu social, 1973-2008



Source : DEPS, Ministère de la Culture et de la Communication, 2011.

On retiendra donc que les pratiques artistiques en amateur ont perdu une partie des caractères juvénile et élitaire qui étaient les leurs au début des années 1970, sous les effets conjugués de certaines évolutions structurelles de la société (élévation du niveau de formation, augmentation du temps libre des actifs, abaissement de l'âge de la retraite) et de l'accroissement de l'offre tant commerciale que publique (écoles de musique et conservatoires, cours de danse et de théâtre, ateliers d'écriture, etc.), qui s'est traduite par une diversification des formes d'expression et des modalités de pratique.

PLUS DE SORTIES ET VISITES CULTURELLES, SANS RÉDUCTION GLOBALE DES ÉCARTS ENTRE MILIEUX SOCIAUX

Avant d'analyser l'évolution de la fréquentation des salles de cinéma, des lieux de spectacle, des musées et lieux d'exposition, il est utile de rappeler que l'augmentation des consommations audiovisuelles n'a pas empêché les Français de sortir le soir plus souvent qu'ils ne le faisaient au début des années 1970. Au moment de la première édition de *Pratiques culturelles*, sortir souvent le soir était une activité étroitement associée à la jeunesse, qui subissait un net recul au moment de l'entrée dans la vie adulte, notamment dans les milieux populaires : le lien avec la jeunesse perdait de sa force à mesure que la position sociale des personnes s'élevait et/ou que leur lieu de résidence devenait plus urbain. Cela reste largement vrai en 2008, mais la relative diffusion de la culture de sortie dans

les catégories qui en étaient le plus dépourvues au début des années 1970 a contribué à réduire la portée de ce constat.

L'effet de rattrapage est en effet sensible tant au plan social que territorial (mis à part le cas des Parisiens *intra-muros* dont la culture de sortie est plus que jamais une des propriétés majeures de leur univers culturel). Il l'est également au niveau de l'âge : la propension à sortir le soir a gagné du terrain chez les adultes, notamment chez les 40-59 ans au cours des années 1980, et chez les personnes de 60 ans et plus au cours de la dernière décennie, ce qui suggère la dimension générationnelle du phénomène. Cette relative diffusion de la propension à sortir le soir au moment où la culture à domicile progressait de manière spectaculaire a de quoi surprendre. Probablement faut-il admettre qu'il existe une différence de nature entre les consommations audiovisuelles, le plus souvent quotidiennes et routinières, et les sorties et visites culturelles qui relèvent dans la plupart des cas de l'exception : les unes et les autres ne se situent pas sur le même registre et ne se trouvent pas, par conséquent, en réelle situation de concurrence²⁶. Cela dit, il faut souligner que plusieurs évolutions structurelles de la société française ont favorisé la culture de sortie au cours de la période étudiée : l'allongement de la durée de la jeunesse à partir des générations d'après-guerre, en liaison avec les progrès de la scolarisation, la mobilité croissante et la diffusion progressive des normes du mode de vie urbain ; les effets d'offre liés à l'aménagement culturel du territoire ; l'augmentation globale du temps libre et du pouvoir d'achat, etc. ; tout cela a contribué à créer un contexte globalement favorable aux sorties.

Ces différents éléments doivent être présents à l'esprit au moment d'analyser les résultats relatifs à la fréquentation des salles de cinéma, des lieux de spectacle et des

26. P. COULANGEON, P.-M. MENGER, I. ROHAVIK, « Les loisirs des actifs : un reflet de la stratification sociale », Insee, *Économie et statistique*, 2002, n° 352-353.

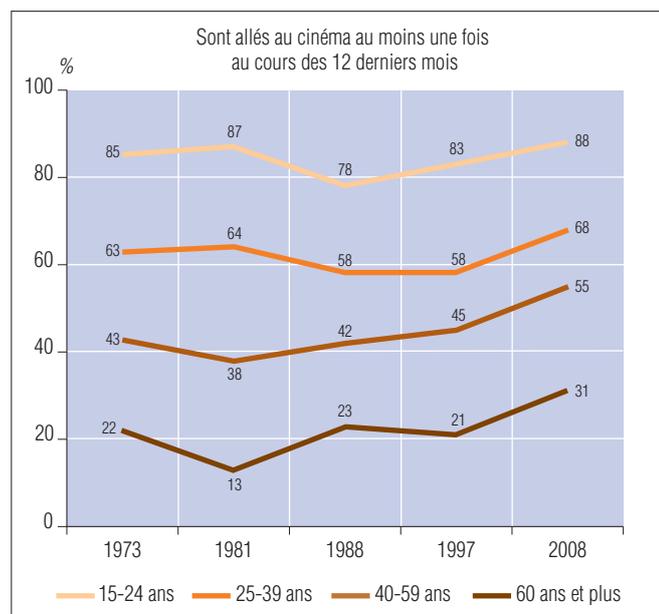
musées car toutes ces sorties ou visites culturelles, quelles que soient leurs singularités, ont bénéficié au cours de la période étudiée de ce contexte favorable.

Des sorties au cinéma en hausse sur un mode occasionnel, un public régulier moins juvénile

À l'échelle de la population française, la sortie au cinéma a connu très peu de variations jusqu'en 1997 avant de progresser au cours de la dernière décennie, en (re)gagnant du terrain chez les femmes, les personnes de plus de 40 ans et/ou de milieux employés ou ouvriers, des catégories de population jusqu'alors plutôt en retrait (graphique 20). Ce mouvement de rattrapage n'a toutefois pas modifié la tendance ancienne à la baisse de la fréquentation régulière (12 fois ou plus dans l'année) qui renvoie pour l'essentiel à un changement de comportements des hommes dans la première partie de la vie²⁷. La sortie au cinéma constitue un bon exemple du rapprochement des comportements des différentes tranches d'âge, notamment au niveau de la fréquentation régulière : les Français sont de moins en moins nombreux à aller au cinéma au moins une fois par mois dans la première partie de la vie alors qu'ils sont de plus en plus nombreux à le faire, une fois passé le cap de la quarantaine (graphique 21).

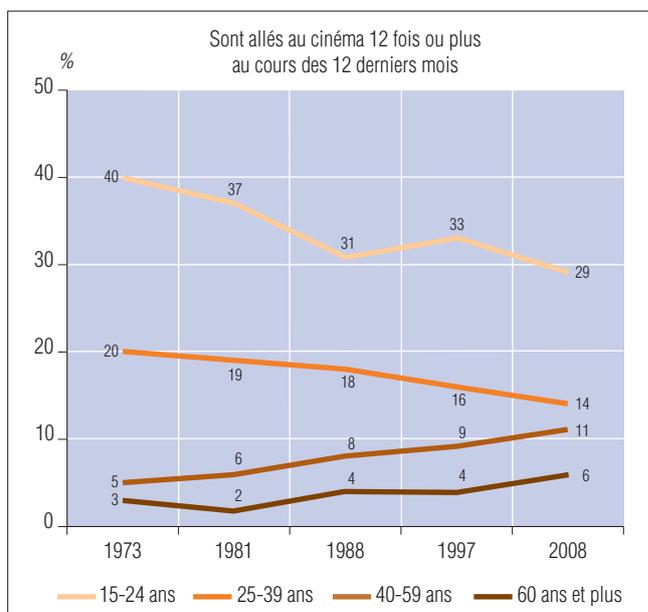
Les nouvelles habitudes de sortie des personnes de 40 ans et plus ont contribué à atténuer le caractère traditionnellement juvénile du public des salles et, dans le cas de la fréquentation régulière, l'ampleur de ce mouvement

Graphique 20 – Fréquentation des salles de cinéma selon l'âge, 1973-2008



Source : DEPS, Ministère de la Culture et de la Communication, 2011.

Graphique 21 – Fréquentation régulière des salles de cinéma selon l'âge, 1973-2008



Source : DEPS, Ministère de la Culture et de la Communication, 2011.

a été accentuée par la baisse régulière des taux de pratique des 15-24 ans et des 25-39 ans. La perspective générationnelle met en évidence le caractère relativement ancien de cette baisse (graphique 22) : la génération G4 est arrivée au seuil de la vie adulte avec une proportion de pratiquants légèrement plus faible que la précédente et le mouvement a eu tendance à se poursuivre par la suite, si bien que les *baby-boomers* (génération G3) demeurent aujourd'hui la génération dont le niveau de fréquentation des salles de cinéma reste le plus élevé à ce moment de la vie²⁸.

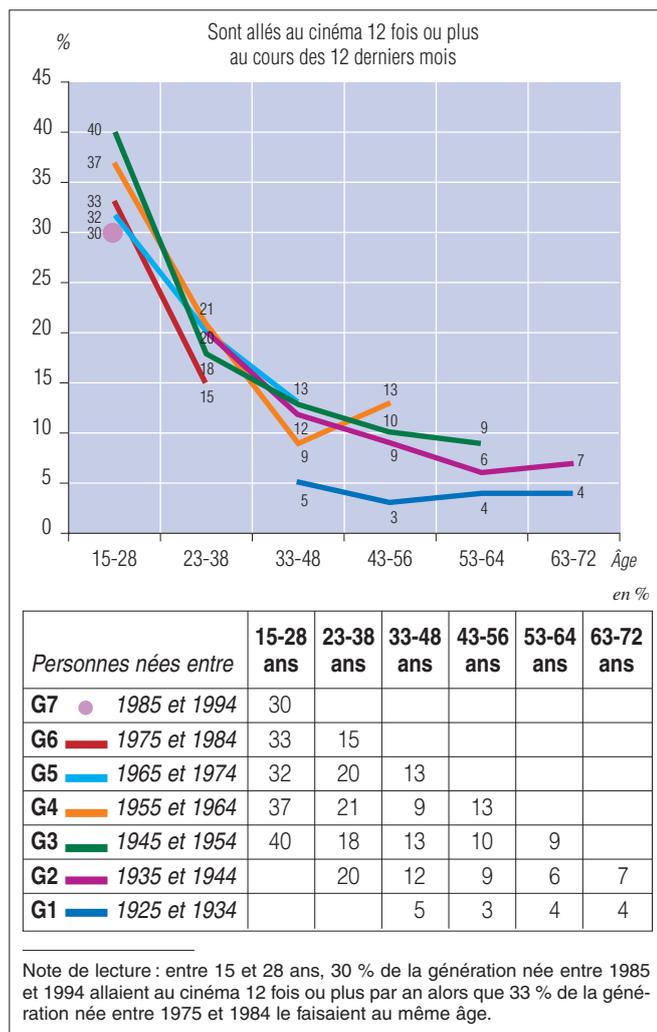
La pente nettement orientée à la baisse des courbes du graphique 22 illustre une des propriétés de la sortie au cinéma déjà évoquée notamment quand elle est régulière, à savoir son caractère juvénile : la proportion d'habitues des salles chute très brutalement au cours de la première partie de la vie, quelle que soit la génération, avant de se stabiliser à partir du milieu du cycle de vie.

Les disparités territoriales ont peu évolué en trente-cinq ans, si on excepte le cas des ruraux qui ont rattrapé une partie de leur retard, notamment depuis l'édition de 1997. De même, les écarts en termes de milieu social sont sensiblement les mêmes qu'au début des années 1970 : les ouvriers ont pratiquement retrouvé en 2008 leur niveau de 1973, après avoir connu un recul sensible dans les années 1980 et 1990, tandis que le taux de fréquentation des cadres supérieurs est resté stable tout au long de la période ; dans le cas de la fréquentation régulière, l'ampleur de la baisse est sensiblement identique dans tous les milieux sociaux.

27. La proportion des hommes déclarant une fréquentation mensuelle des salles a chuté de 20 % à 14 % en trente-cinq ans, alors que celle des femmes est restée stable (12 %).

28. Il est impossible d'affirmer que leur niveau était supérieur à celui des deux générations précédentes (G2 et G1) puisque celles-ci étaient déjà adultes lors de la première édition de l'enquête, en 1973.

Graphique 22 – Fréquentation régulière des salles de cinéma selon la génération, 1973-2008



On retiendra donc que la sortie au cinéma a perdu une partie des propriétés qui étaient les siennes en 1973 : légèrement plus fréquente chez les hommes, elle était alors massivement répandue chez les jeunes avant de connaître un net recul au moment de l'installation dans la vie adulte, notamment dans les milieux populaires et les territoires les plus éloignés de l'offre. Trente-cinq ans plus tard, elle apparaît moins masculine, moins juvénile et, depuis l'édition de 1997, moins inégalement répartie au plan territorial.

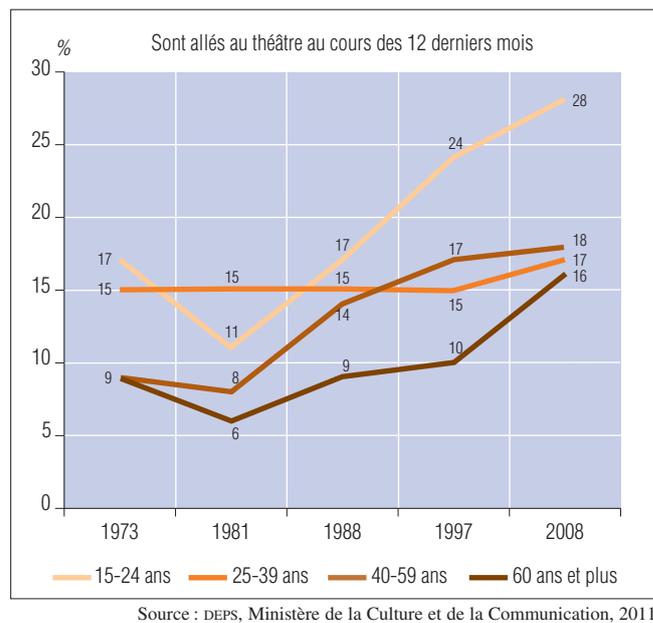
Vieillessement des publics du spectacle vivant, en dépit de la diffusion du théâtre et de la danse chez les 15-24 ans

Les résultats relatifs aux spectacles vivants confirment la propension croissante des Français à sortir au cours de la seconde partie de la vie : les taux de fréquentation des personnes âgées de 40 ans et plus ont progressé depuis

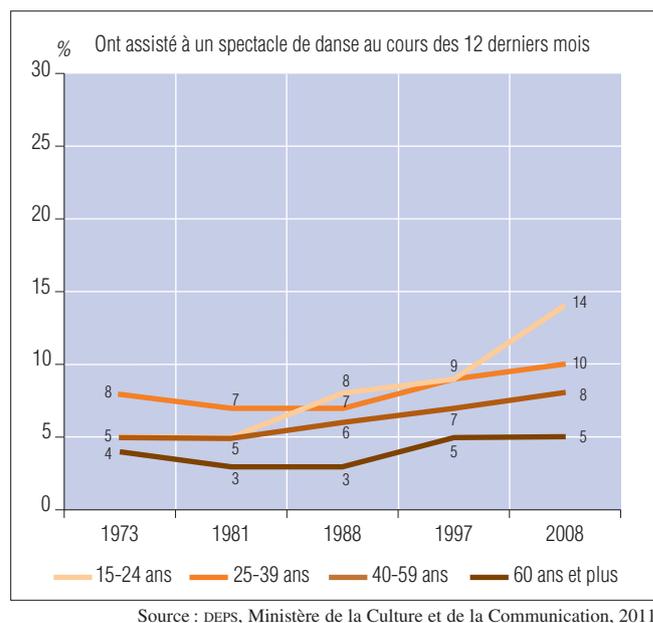
trente-cinq ans, aussi bien dans les cas des théâtres, des spectacles de danse, des concerts de musique classique que dans celui des concerts de rock ou de jazz²⁹.

Les comportements des autres tranches d'âge, en revanche, ont évolué de manière très différente d'une sortie à l'autre. Ainsi, les taux de fréquentation des 15-24 ans ont fortement augmenté à partir de l'édition de 1981 dans le cas du théâtre (graphique 23), et à partir de l'édition de 1997 dans celui de la danse (graphique 24), alors qu'ils ont baissé pour les concerts de musique classique. Dans le cas du théâtre, la progression de la fréquentation des jeunes,

Graphique 23 – Fréquentation des théâtres selon l'âge, 1973-2008

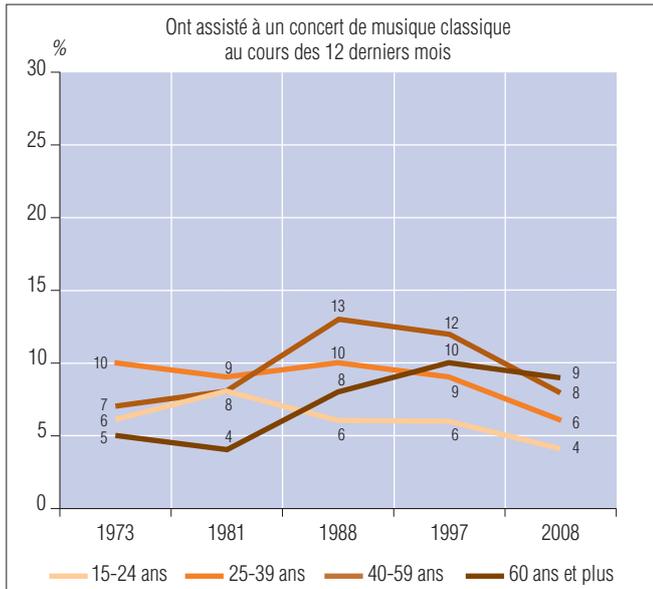


Graphique 24 – Fréquentation des spectacles de danse selon l'âge, 1973-2008



29. Il faut rappeler que les concerts de rock et les concerts de jazz n'étaient pas distingués dans les deux premières éditions de l'enquête (l'intitulé exact était « concert de musique pop ou de jazz » en 1973, et « concert de musique pop, de folk, de rock ou de jazz » en 1981). Ils seront désignés, dans la suite du texte, sous le terme de « concerts de rock ou de jazz ».

Graphique 25 – Fréquentation des concerts de musique classique selon l'âge, 1973-2008



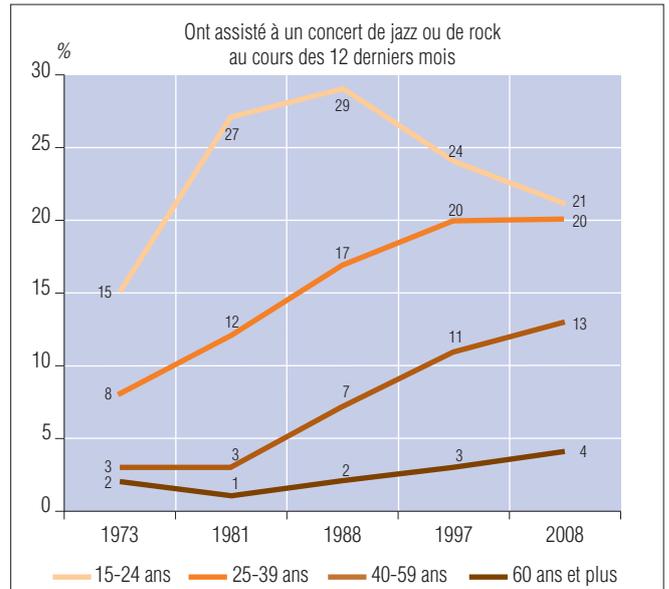
Source : DEPS, Ministère de la Culture et de la Communication, 2011.

qui renvoie pour partie à la multiplication des sorties scolaires, n'a toutefois pas empêché un vieillissement des pratiquants en raison de l'augmentation des taux de fréquentation des personnes âgées de 40-59 ans et, plus récemment, des 60 ans et plus.

La tendance au vieillissement est beaucoup plus nette dans le cas des concerts de musique classique puisque le taux de fréquentation des 15-24 ans, qui était déjà relativement bas en 1973, a diminué à partir des années 1980, alors que celui des 60 ans et plus a presque doublé, au point que cette catégorie d'âge est désormais celle qui compte la part de pratiquants la plus élevée, ce qui reste sans équivalent dans le domaine du spectacle vivant (graphique 25). Le fait que les concerts de musique classique fassent moins souvent l'objet de sorties scolaires que le théâtre ou la danse peut en partie expliquer que le niveau de participation des 15-24 ans n'a pas progressé. Il n'en demeure pas moins que les concerts classiques souffrent, depuis le tournant des années 1990, d'un déficit d'attractivité auprès des jeunes générations.

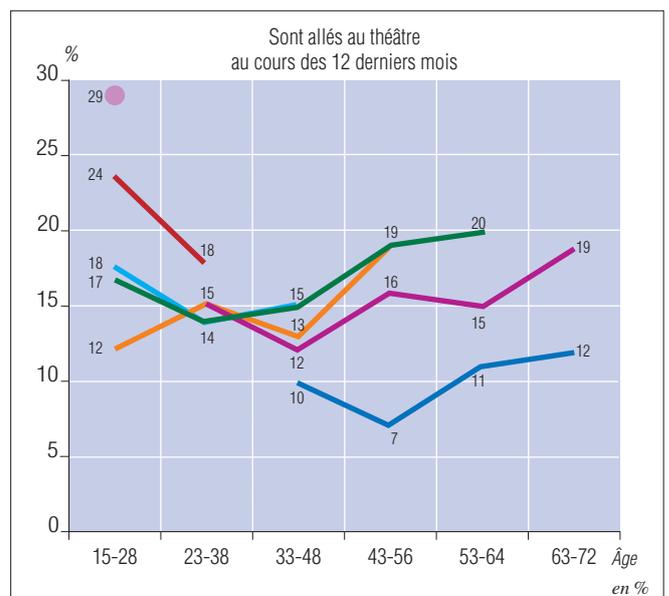
Le cas des concerts de rock ou de jazz est bien différent, dans la mesure où la progression la plus nette sur l'ensemble de la période étudiée concerne les tranches d'âge intermédiaires : les 25-39 ans dans un premier temps et les 40-59 ans dans un second, ce qui suggère la dimension générationnelle du phénomène (graphique 26). Le taux de fréquentation des personnes de 60 ans et plus est resté à un niveau faible, et celui des 15-24 ans, après avoir connu une très forte progression lors de l'édition de 1981, a régulièrement reculé depuis la fin des années 1980, probablement en raison de l'apparition de nouveaux genres musicaux (rap, électro, musiques du monde, etc.) qui ont attiré les nouvelles générations³⁰. Il apparaît par conséquent que les

Graphique 26 – Fréquentation des concerts de rock ou de jazz selon l'âge, 1973-2008



Source : DEPS, Ministère de la Culture et de la Communication, 2011.

Graphique 27 – Fréquentation des théâtres selon la génération, 1973-2008



Personnes nées entre	15-28 ans	23-38 ans	33-48 ans	43-56 ans	53-64 ans	63-72 ans
G7 ● 1985 et 1994	29					
G6 ■ 1975 et 1984	24	18				
G5 ■ 1965 et 1974	18	14	15			
G4 ■ 1955 et 1964	12	15	13	19		
G3 ■ 1945 et 1954	17	14	15	19	20	
G2 ■ 1935 et 1944		15	12	16	15	19
G1 ■ 1925 et 1934			10	7	11	12

Note de lecture : entre 15 et 28 ans, 29 % de la génération née entre 1985 et 1994 étaient allés au théâtre au cours des 12 derniers mois alors que 24 % de la génération née entre 1975 et 1984 l'avaient fait au même âge.

Source : DEPS, Ministère de la Culture et de la Communication, 2011.

30. À cet égard, il est significatif de noter que les 15-24 ans ont été les plus nombreux, en 2008, à déclarer avoir fréquenté un concert d'un « autre genre de musique » (21 % de cette classe d'âge contre 13 % en moyenne pour l'ensemble des Français).

quatre sorties culturelles étudiées ont connu des dynamiques d'évolution différentes, que la perspective générationnelle permet de préciser.

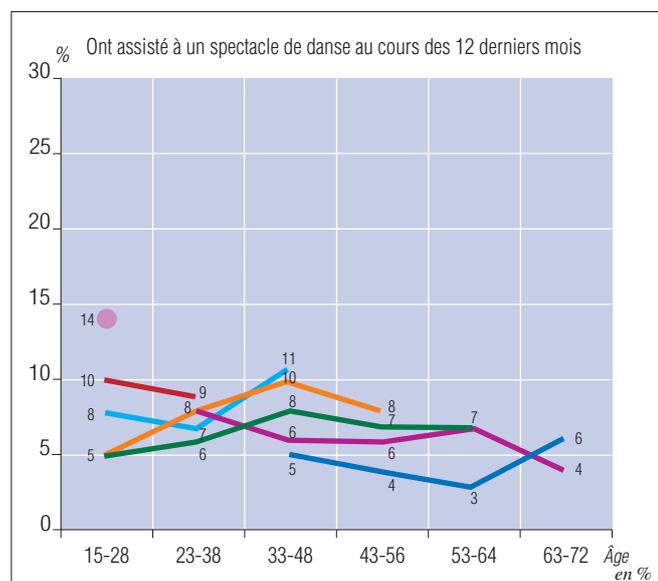
Commençons par le théâtre dont la progression constatée à l'échelle nationale apparaît comme le résultat d'un double phénomène (graphique 27) : d'une part, une propension croissante des jeunes à aller au théâtre (notamment depuis la génération G6) et, d'autre part, une (re)découverte d'une partie de certains adultes dans la seconde partie de la vie, après de forts taux d'abandon au moment de l'installation dans la vie adulte. L'orientation ascendante des courbes relatives aux quatre générations les plus anciennes (de G1 à G4) révèle en effet qu'une partie de leurs membres ont (re)trouvé le chemin des salles, ces dernières décennies.

Dans le cas des spectacles de danse (graphique 28), la progression constatée au niveau national apparaît, plus nettement encore que dans celui du théâtre, directement liée à la dynamique générationnelle positive à l'œuvre à partir de la génération G5. Cette dernière, âgée de 15 à 24 ans lors de l'édition de 1988, a certes marqué le pas au passage de la trentaine, mais elle a retrouvé par la suite un niveau

supérieur à celui des générations plus âgées, ce qui peut laisser penser qu'il en sera de même pour les générations G6 et G7, dont le niveau initial de fréquentation est plus élevé.

Le graphique 29 relatif aux concerts de musique classique présente une allure générale sensiblement différente car la dynamique générationnelle est plutôt négative : le taux de fréquentation de la jeune génération de l'édition de 2008 (G7) se situe à un niveau inférieur à celui de leurs aînés au même âge. De plus, l'évolution des comportements des générations G5 et G6 n'incite pas à l'optimisme quant aux chances d'une découverte à l'âge adulte : ces dernières ont vu leur taux de fréquentation évoluer très faiblement quand, aux mêmes âges, la fréquentation des *baby-boomers* (G3) progressait au tournant des années 1980. Par conséquent, il se confirme que le renouvellement des publics de concerts de musique classique rencontre de réelles difficultés, qu'il est difficile de ne pas mettre en rapport avec la diversification des préférences musicales au cours de la période et de l'attrait qu'ont exercé sur les générations successives le jazz dans un premier temps, puis le rock dans un second et probablement d'autres « musiques

Graphique 28 – Fréquentation des spectacles de danse selon la génération, 1973-2008

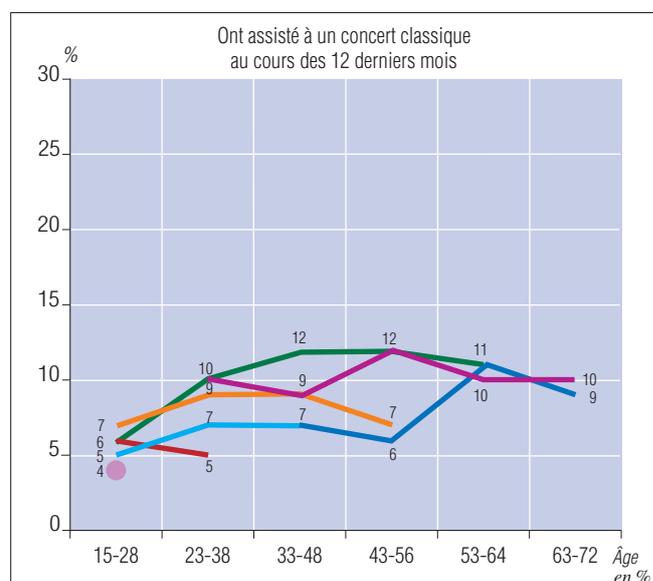


Personnes nées entre	15-28 ans	23-38 ans	33-48 ans	43-56 ans	53-64 ans	63-72 ans
G7 ● 1985 et 1994	14					
G6 ■ 1975 et 1984	10	9				
G5 ■ 1965 et 1974	8	7	11			
G4 ■ 1955 et 1964	5	8	10	8		
G3 ■ 1945 et 1954	5	6	8	7	7	
G2 ■ 1935 et 1944		8	6	6	7	4
G1 ■ 1925 et 1934			5	4	3	6

Note de lecture : entre 15 et 28 ans, 14 % de la génération née entre 1985 et 1994 avaient assisté à un spectacle de danse au cours des 12 derniers mois alors que 10 % de la génération née entre 1975 et 1984 l'avaient fait au même âge.

Source : DEPS, Ministère de la Culture et de la Communication, 2011.

Graphique 29 – Fréquentation des concerts de musique classique selon la génération, 1973-2008



Personnes nées entre	15-28 ans	23-38 ans	33-48 ans	43-56 ans	53-64 ans	63-72 ans
G7 ● 1985 et 1994	4					
G6 ■ 1975 et 1984	6	5				
G5 ■ 1965 et 1974	5	7	7			
G4 ■ 1955 et 1964	7	9	9	7		
G3 ■ 1945 et 1954	6	10	12	12	11	
G2 ■ 1935 et 1944		10	9	12	10	10
G1 ■ 1925 et 1934			7	6	11	9

Note de lecture : entre 15 et 28 ans, 4 % de la génération née entre 1985 et 1994 avaient assisté à un concert de musique classique au cours des 12 derniers mois alors que 6 % de la génération née entre 1975 et 1984 l'avaient fait au même âge.

Source : DEPS, Ministère de la Culture et de la Communication, 2011.

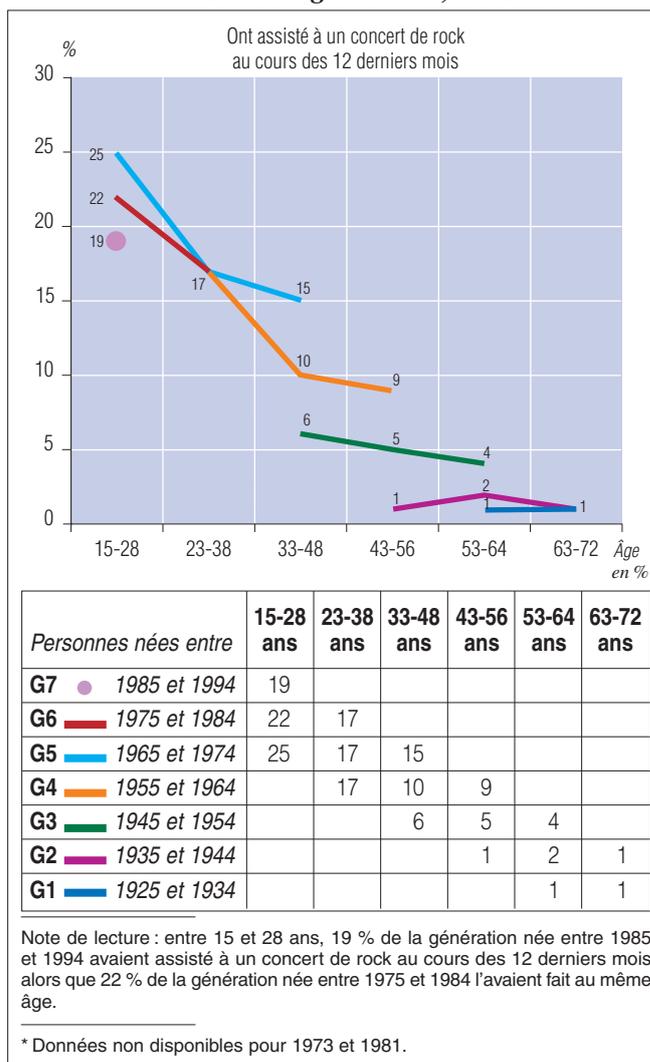
actuelles » qui ne sont pas prises en compte dans la présente analyse³¹. En effet, le *boom* musical dont la dimension essentiellement générationnelle a été soulignée s'est traduit par une augmentation spectaculaire de l'écoute mais aussi par un profond renouvellement des préférences musicales, du fait de l'émergence régulière, depuis les années 1960, de nouveaux genres que les jeunes ont adoptés de manière plus ou moins durable : les « anciens jeunes », en restant fidèles (au moins pour une partie d'entre eux) au jazz, au rock ou à d'autres genres plus récents, leur ont fait perdre le caractère juvénile que ceux-ci avaient à leurs débuts, ce qui a aussi, de ce fait, indirectement compromis le renouvellement du public de la musique classique.

Les données disponibles ne permettent pas d'apporter des éléments de preuve incontestables à cette affirmation car les questionnaires des deux premières éditions de *Pratiques culturelles* ne distinguaient pas les concerts de jazz des concerts de rock. Ces deux genres musicaux ayant émergé à plusieurs décennies de distance, ils ont touché des jeunes appartenant à des générations différentes et ont, par conséquent, des calendriers trop décalés dans le temps pour que la perspective générationnelle soit réellement pertinente quand ils sont réunis dans une seule et même catégorie. Aussi avons-nous fait le choix de ne présenter ici que les résultats relatifs aux concerts de rock, même s'ils ne sont disponibles qu'à partir de l'édition de 1988³².

La position des courbes du graphique 30 témoigne de l'ancienneté de la dynamique générationnelle qui a alimenté l'augmentation de la fréquentation des concerts de rock, mais aussi de son tarissement à partir de la génération G6 : la génération G5 demeure celle qui a le plus fréquenté ces concerts au moment de la jeunesse et, autour de la quarantaine, 15 % de ses membres continuaient à le faire en 2008. Par ailleurs, la pente relativement faible des courbes des générations plus anciennes (notamment la génération G3) indique qu'une fois passé le milieu de la vie, l'érosion du public est assez faible : la petite minorité qui continue à fréquenter les concerts de rock résiste bien aux effets du vieillissement.

Ces différentes dynamiques générationnelles à l'œuvre dans le domaine du spectacle vivant doivent être regardées à la lumière des progrès de l'aménagement culturel et de la diversification considérable de l'offre de spectacles qui, depuis le début des années 1980, a favorisé la diffusion de la fréquentation des théâtres, des spectacles de danse et des concerts de jazz ou de rock, mais aussi compromis, indirectement, le renouvellement du public des concerts de musique classique. Les disparités territoriales ont eu plutôt tendance à diminuer, notamment dans le cas du théâtre et des concerts de rock ou de jazz : les ruraux ont notamment rattrapé une partie de leur retard mais la spécificité des comportements des Parisiens *intra-muros* s'est accentuée, particulièrement en matière de fréquentation des concerts de musique classique et des spectacles de danse,

Graphique 30 – Fréquentation des concerts de rock selon la génération, 1988-2008*



Source : DEPS, Ministère de la Culture et de la Communication, 2011.

où leurs taux de fréquentation dépassent les moyennes nationales plus nettement encore qu'en 1973.

Les dynamiques générationnelles doivent également être analysées à la lumière de l'élévation générale du niveau de formation. Il est depuis longtemps établi que l'influence du diplôme est particulièrement forte dans le cas du spectacle vivant : en 1973, les taux de fréquentation des « bac et plus » étaient trois fois supérieurs aux moyennes nationales pour le théâtre et les concerts de musique classique, un peu moins pour les spectacles de danse et les concerts de jazz ou de rock. Trente-cinq ans plus tard, les écarts sont moindres si l'on raisonne à niveau de diplôme égal : les « bac et plus » de 2008, en dépit du fait qu'ils sont deux fois plus nombreux que leurs homologues de 1973, ont des taux de fréquentation supérieurs en matière de spectacles de danse et de concerts de jazz ou de rock. De fait, les effets de la massification scolaire paraissent différents d'une sortie à l'autre : les concerts de musique clas-

31. Il est probable qu'une analyse plus approfondie par genres dans le domaine du théâtre ou de la danse ferait également apparaître des évolutions contrastées du profil des publics sur la période, notamment en termes d'âge.

32. Les données relatives à la fréquentation des concerts de jazz qui concerne environ deux fois moins de personnes à l'échelle nationale que celle des concerts de rock portent sur des effectifs trop faibles pour que les résultats de l'approche générationnelle puissent être considérés comme significatifs.

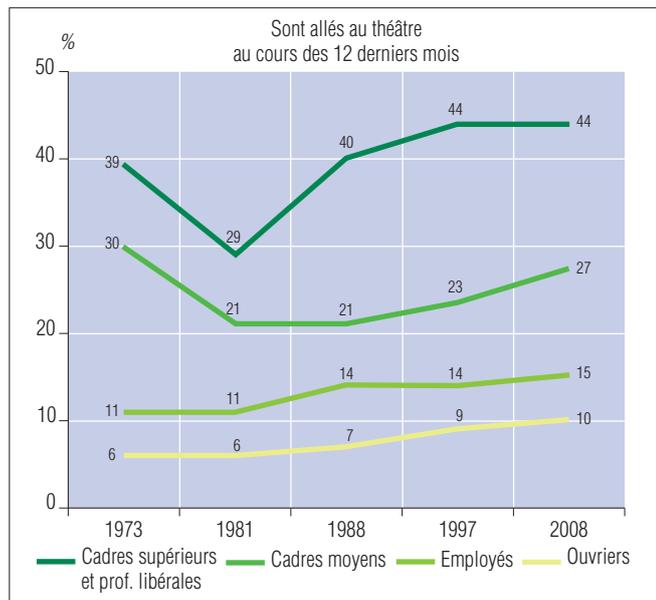
sique n'en ont guère profité, mais les spectacles de danse et, dans une moindre mesure, les concerts de jazz ou de rock ainsi que la fréquentation occasionnelle des théâtres ont séduit une partie de celles et ceux qui ont bénéficié de l'abaissement des conditions d'accès à l'enseignement supérieur, tout en conservant leur pouvoir attractif auprès des fractions les plus diplômées de la population.

Les résultats triés selon le milieu social tendent à confirmer ce constat. En effet, les taux de fréquentation des cadres supérieurs ont augmenté entre 1973 et 2008, sauf dans le cas des concerts de musique classique, ce qui confirme qu'en dépit de leur forte croissance quantitative

et de leur profil nécessairement plus diversifié, les milieux favorisés ont largement profité des effets d'offre.

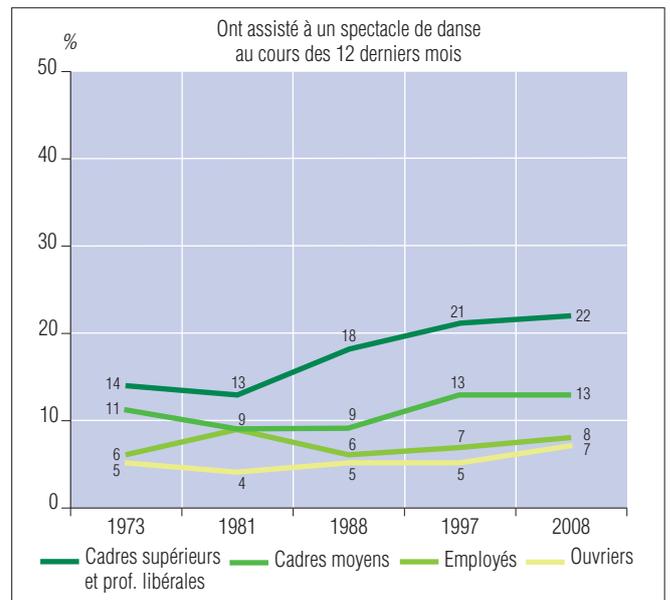
Les écarts entre les milieux sociaux sont demeurés relativement stables dans le cas du théâtre (graphique 31), mais ils ont eu tendance à se creuser dans les cas des spectacles de danse (graphique 32), des concerts de musique classique (graphique 33), dont les taux de fréquentation ont baissé dans tous les milieux sociaux depuis l'édition de 1988, et surtout des concert de rock ou de jazz (graphique 34).

Graphique 31 – Fréquentation des théâtres selon le milieu social, 1973-2008



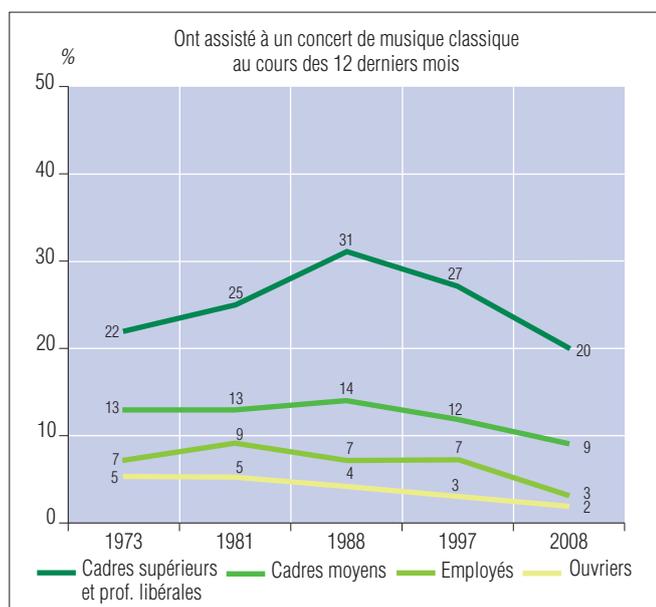
Source : DEPS, Ministère de la Culture et de la Communication, 2011.

Graphique 32 – Fréquentation des spectacles de danse selon le milieu social, 1973-2008



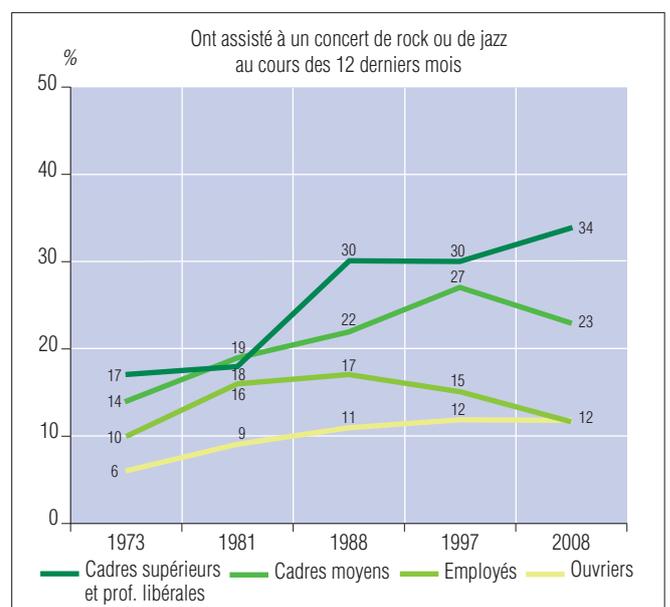
Source : DEPS, Ministère de la Culture et de la Communication, 2011.

Graphique 33 – Fréquentation des concerts de musique classique selon le milieu social, 1973-2008



Source : DEPS, Ministère de la Culture et de la Communication, 2011.

Graphique 34 – Fréquentation des concerts de rock ou de jazz selon le milieu social, 1973-2008



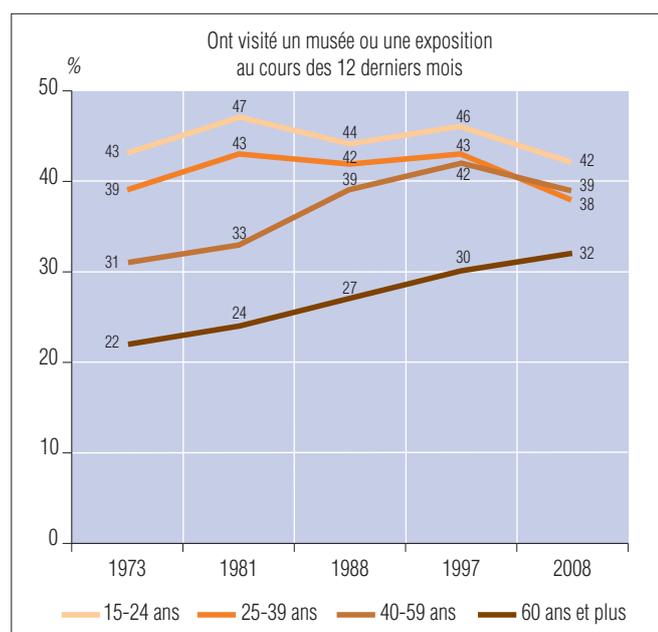
Source : DEPS, Ministère de la Culture et de la Communication, 2011.

On retiendra donc que les sorties culturelles ont connu, au-delà de leurs spécificités, plusieurs tendances communes d'évolution sur la période 1973-2008. Tout d'abord, la féminisation des publics a concerné la plupart des lieux culturels. Si elle est moins marquée que dans les cas de la lecture de livres, de la fréquentation des bibliothèques et des pratiques en amateur, c'est en partie parce que nombre de sorties culturelles s'effectuent en couple ou avec des enfants, ce qui a pour effet de masquer en partie le rôle souvent déterminant joué par les femmes au sein des familles dans ce domaine. Parallèlement, les publics des lieux culturels ont connu un vieillissement plus ou moins marqué du fait du poids croissant des seniors dans la population française mais aussi de leur mode de loisir désormais davantage tourné vers l'extérieur du domicile. Enfin, les progrès de la scolarisation, conjugués à ceux de l'aménagement culturel du territoire, ont permis un rattrapage des habitants des communes rurales, sans atténuer pour autant la spécificité des Parisiens (dont les taux de fréquentation sont plus que jamais nettement supérieurs à celui des autres Français) ni combler les écarts entre milieux sociaux.

Des visites de musée ou d'exposition en hausse dans la seconde partie de la vie

La fréquentation des musées et expositions, tout en présentant de nombreux points communs avec celle des spectacles vivants, obéit à des logiques sensiblement différentes pour au moins deux raisons : elle s'effectue plus souvent à l'occasion de déplacements, ce qui la rend moins dépendante de l'offre de proximité, et elle a lieu le plus souvent en journée, ce qui lui confère un caractère familial plus

Graphique 35 – Fréquentation des musées et expositions selon l'âge, 1973-2008

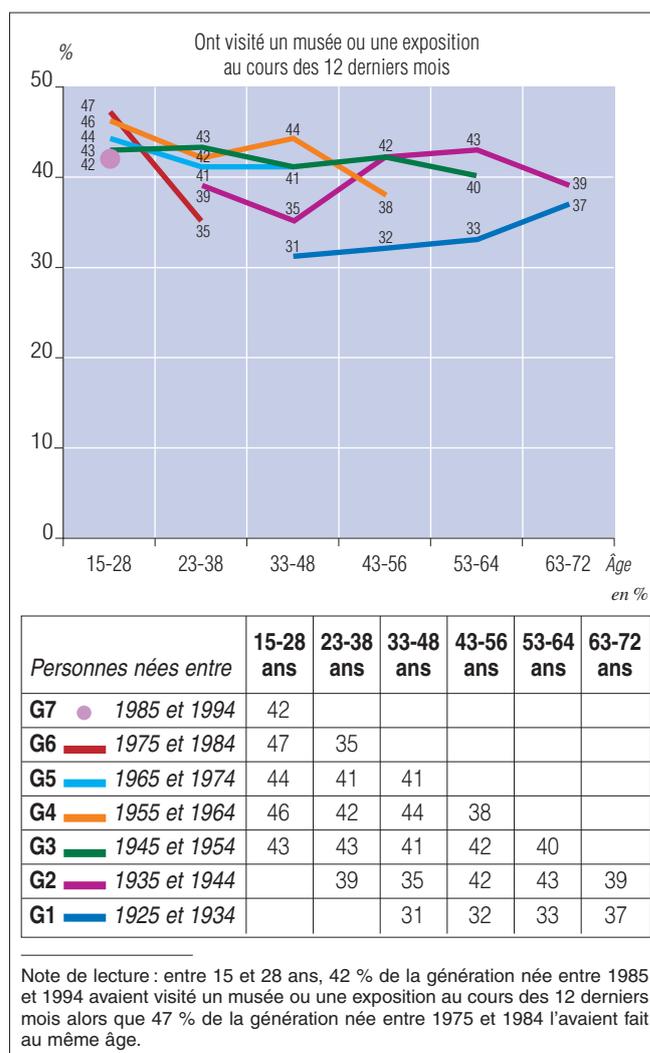


Source : DEPS, Ministère de la Culture et de la Communication, 2011.

marqué³³. En dépit de ces différences, les tendances d'évolution observées présentent beaucoup de points communs avec celles du spectacle vivant. Ainsi par exemple, les disparités liées à l'âge se sont réduites, du fait notamment des nouveaux comportements des seniors : le taux de fréquentation des personnes de 60 ans et plus est passé de 22 % à 32 % en trente-cinq ans (graphique 35).

La perspective générationnelle (graphique 36) montre que ce changement de comportement des seniors est surtout le fait de la génération G2 dont la courbe se situe nettement au-dessus de celle de la génération précédente (G1), même si, au sein de celle-ci, certaines personnes ont (re)découvert les musées ou expositions au-delà de 60 ans. Le vieillissement des publics consécutif à cette évolution a été accentué, au cours de la dernière décennie, par le retrait relatif des plus jeunes, comme en témoignent la position de la génération G7 sensiblement inférieure à celle des générations précédentes mais aussi la diminution de la proportion de visiteurs au sein de la génération G6, dont l'am-

Graphique 36 – Fréquentation des musées et expositions selon la génération, 1973-2008



Note de lecture : entre 15 et 28 ans, 42 % de la génération née entre 1985 et 1994 avaient visité un musée ou une exposition au cours des 12 derniers mois alors que 47 % de la génération née entre 1975 et 1984 l'avaient fait au même âge.

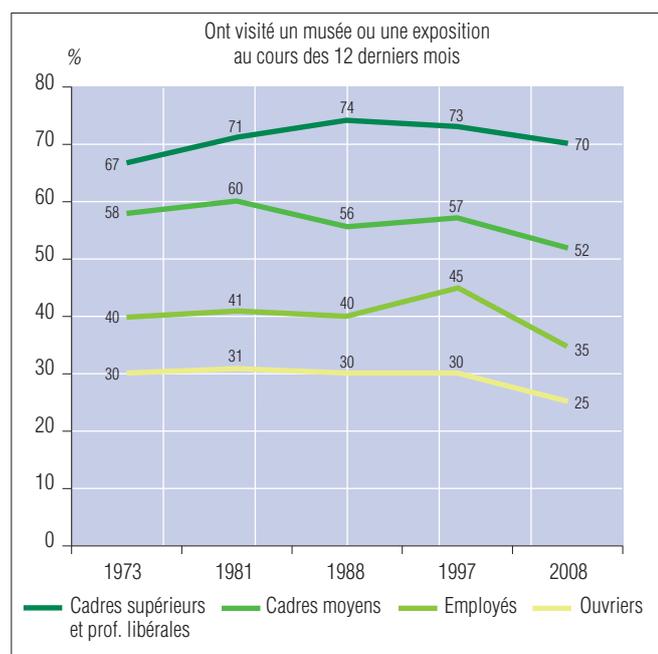
Source : DEPS, Ministère de la Culture et de la Communication, 2011.

33. C'est d'ailleurs en raison de cette dernière propriété que les différences de comportements entre les hommes et les femmes ou entre les catégories d'âge sont en général de moindre ampleur que dans le spectacle vivant.

pleur est supérieure à celle de leurs prédécesseurs au moment de l'entrée dans l'âge adulte.

Ces évolutions restent toutefois de faible ampleur : la propension à visiter les musées ou expositions à l'entrée dans la vie adulte est restée presque la même d'une génération à l'autre, et la forme globalement horizontale des courbes confirme qu'une fois passé le cap de l'installation dans la vie adulte, les visites culturelles résistent mieux aux

Graphique 37 – Fréquentation des musées et expositions selon le milieu social, 1973-2008



Source : DEPS, Ministère de la Culture et de la Communication, 2011.

effets négatifs de l'avancée en âge que les sorties au spectacle ou au cinéma : la proportion de visiteurs demeure à peu près la même au cours de la vie, quelle que soit la génération.

Par ailleurs, les écarts sur les critères du milieu social et du lieu de résidence n'ont pas connu de modification sensible au cours de la période³⁴. Le taux de fréquentation des cadres supérieurs a légèrement augmenté jusqu'à l'édition de 1997, avant de fléchir ces dernières années, à l'instar des autres catégories socioprofessionnelles (graphique 37).

Les résultats relatifs au lieu de résidence sont assez convergents avec ceux observés dans le domaine du spectacle vivant : les taux de fréquentation des ruraux ont augmenté plus vite que la moyenne au cours des années 1970 et 1980, mais ce phénomène de rattrapage n'a pas empêché un renforcement de l'exception parisienne : la progression des visiteurs au sein des habitants de la capitale est plus forte que pour l'ensemble des Français, et les Parisiens sont les seuls à avoir échappé à la baisse des taux de fréquentation lors de l'édition 2008³⁵.

On retiendra donc que la propension à fréquenter les musées et expositions a surtout progressé chez les personnes parvenues dans la seconde partie de la vie et que les progrès de la scolarisation, conjugués à ceux de l'aménagement culturel du territoire, ont permis, comme pour le spectacle vivant, un rattrapage des habitants des communes rurales, sans réduire toutefois la spécificité des comportements des habitants de la capitale ni combler les écarts entre milieux sociaux.

34. Il semble toutefois que ce constat, s'il vaut pour les musées, est moins pertinent pour les expositions, dont le public s'est plus largement renouvelé grâce à la diversification de leurs implantations et de leurs contenus.

35. Voir O. DONNAT, *Pratiques culturelles des Français à l'ère numérique*, op. cit., p. 186.

ÉLÉMENTS DE SYNTHÈSE

La comparaison à trente-cinq ans de distance du profil des pratiquants des diverses activités présentes dans les cinq éditions *Pratiques culturelles* (tableau 1, p. 3) permet de dégager quelques réflexions d'ordre général sur les évolutions ou l'absence d'évolution du statut symbolique des pratiques culturelles, en identifiant les déplacements les plus significatifs sur les axes définis par les trois principaux critères retenus³⁶ : le sexe des personnes interrogées (féminin/masculin), l'âge (juvénile/senior) et le milieu social (cultivé/populaire). Par exemple, certaines activités à dominante masculine au début des années 1970 sont-elles devenues féminines en 2008 ? Certaines ont-elles vu leur caractère juvénile, populaire, rural, etc., s'estomper ou au contraire s'accroître au fil du temps ? Surtout, dans quelle mesure ces éventuelles transformations doivent-elles être considérées comme le simple reflet des évolutions structurelles de la population française au cours de la période ?

L'impression qui domine à l'issue de ce travail est celle qu'on éprouve en général à la lecture des résultats d'enquêtes barométriques : la continuité l'emporte largement sur le changement. Parmi les activités figurant dans le tableau 1 (p. 3), rares sont celles qui ont changé radicalement de statut ou connu d'importants déplacements sur l'un des trois axes, même quand elles ont fait l'objet d'une réelle diffusion. À bien des égards, les choses n'ont guère évolué en trente-cinq ans, surtout si l'on tient compte de la translation liée à l'inflation des diplômes au cours de la période : les liens entre le niveau de diplôme et la participation à la vie culturelle n'ont rien perdu de leur force avec la massification scolaire, même si le clivage le plus net passe désormais au sein des diplômés de l'enseignement supérieur et non plus entre ces derniers et les bacheliers. Bref, les données confirment la grande force d'inertie des logiques à l'œuvre dans le domaine des pratiques culturelles, notamment la persistance de fortes inégalités sociales et territoriales d'accès à la culture dans un contexte général pourtant marqué par de profonds changements tant au plan technologique qu'économique et social.

Le deuxième enseignement majeur concerne l'importance de la dimension générationnelle dans la plupart des mutations observées, qu'il s'agisse de l'augmentation de la durée d'écoute de la télévision, du *boom* musical, de la baisse de la lecture d'imprimés, des progrès des pratiques artistiques en amateur ou des transformations des comportements en matière de spectacle vivant. Chaque fois qu'il y a eu changement, celui-ci a été initié par la génération montante avant d'être amplifié par les suivantes, qui ont conservé en vieillissant une grande partie des habitudes acquises au temps de leur jeunesse. Certains de ces changements ont une origine lointaine si bien que leurs effets peuvent avoir évolué au fil du temps, et, à cet égard, l'exemple des *baby-boomers*, dont les comportements –

nous l'avons souligné à plusieurs reprises – s'inscrivent souvent en rupture par rapport à ceux des générations précédentes, est éclairant : après avoir porté la contre-culture au tournant des années 1970 et directement contribué à une certaine « juvénilisation » de la culture, ils participent aujourd'hui, compte tenu de leur engagement toujours important dans le domaine culturel, au vieillissement général des publics.

Les résultats de l'analyse rétrospective que nous avons présentés, s'ils soulignent l'ampleur du renouvellement des pratiques culturelles depuis le début des années 1970, viennent aussi utilement rappeler que les dynamiques générationnelles qui portent le changement doivent souvent composer avec les pesanteurs qui, dans notre société, favorisent l'inégale distribution du « désir » de culture.

Aussi l'évolution des pratiques culturelles doit-elle être appréciée d'un double point de vue difficilement conciliable : le premier souligne la permanence d'une forte stratification sociale des pratiques culturelles et confirme la pertinence des schémas théoriques articulés autour de la notion de capital culturel, tandis que le second met en lumière la force des mutations générationnelles, rappelant que les formes de la domination culturelle, loin d'être éternelles, se renouvellent en liaison avec les transformations de la structure sociale, des conditions d'accès à la culture et des modes d'expression artistique.

Aucune de ces deux perspectives ne doit être privilégiée au détriment de l'autre. Rappeler – une fois encore, diront certains – la permanence de profonds clivages sociaux et territoriaux en matière de lecture de livres ou de fréquentation régulière des équipements culturels peut apparaître inutile ou redondant. Pourtant, comment ne pas le faire au moment où bon nombre d'observateurs (et de sociologues) abordent la question de l'individualisme contemporain en « oubliant » de situer socialement les individus dont ils analysent les comportements, comme si le processus d'individualisation était socialement indifférencié, alors qu'il repose sur des supports et des ressources tant matérielles que cognitives inégalement réparties dans notre société³⁷. En même temps, souligner la force explicative de l'appartenance générationnelle ne doit pas conduire à faire de celle-ci la variable clé d'un nouveau schéma interprétatif qui ignorerait à la fois les continuités intergénérationnelles et les différences intragénérationnelles liées à la position sociale mais aussi au sexe, au lieu de résidence, etc. Il faut par conséquent s'efforcer de faire tenir ensemble l'une et l'autre de ces perspectives pour espérer distinguer le nouveau de l'ancien dans les mutations aujourd'hui à l'œuvre.

Une troisième perspective, en partie liée à celle du renouvellement générationnel, se dégage de l'analyse rétrospective des résultats : les progrès de la scolarisation, dont les femmes ont été les principales bénéficiaires, se

36. Le lieu d'habitation, dont l'influence sur l'évolution des pratiques culturelles est apparue moins déterminante que les critères du sexe, de l'âge et du milieu social d'appartenance, n'a pas été retenu dans cette partie finale.

37. Voir notamment R. CASTEL et C. HAROCHE, *Propriété privée, propriété sociale, propriété de soi. Entretiens sur la construction de l'individu moderne*, Paris, Fayard, 2001.

sont accompagnés d'une féminisation des pratiques culturelles. Ce mouvement prend bien entendu des formes et une intensité variables selon les domaines culturels, les milieux sociaux ou les générations, mais il n'en est pas moins réel : le niveau de participation des femmes à la vie culturelle a nettement progressé à partir de la génération du *baby-boom*, notamment en matière de lecture de livres, de pratiques artistiques en amateur et, dans une moindre mesure, de fréquentation des équipements culturels. En trente-cinq ans, les femmes ont dépassé les hommes dans de nombreux domaines, et ce parfois d'autant plus facilement qu'au même moment, une partie de ces derniers prenaient leurs distances à l'égard de certaines formes traditionnelles d'accès à l'art et à la culture.

Développons brièvement chacun de ces trois points en analysant plus en détail les déplacements qu'ont connus les pratiques culturelles sur l'axe cultivé/populaire dans un premier temps, avant d'examiner ensuite ceux relatifs aux axes juvénile/senior et masculin/féminin.

Disparités sociales et démocratisation scolaire

L'analyse des résultats triés selon le milieu social d'appartenance ne révèle aucun changement radical de statut sur l'axe cultivé/populaire au cours de la période. Parmi l'ensemble des activités figurant dans le tableau 1, seules deux activités ont connu un déplacement significatif : le cirque a perdu le caractère populaire qui était le sien en 1973 pour se rapprocher des autres sorties culturelles, et la lecture quotidienne de journaux (payants) a cessé de faire partie des éléments constitutifs de l'univers culturel des milieux diplômés pour devenir une activité caractéristique des personnes âgées.

Il n'y a pas eu, à proprement parler, de rattrapage des milieux sociaux les moins investis dans la vie culturelle, notamment en matière de fréquentation des établissements culturels. Dans tous les cas, la hiérarchie des catégories socioprofessionnelles reste la même : les cadres supérieurs arrivent en tête devant les cadres moyens, puis les employés, artisans et commerçants dont les résultats sont souvent proches et enfin les agriculteurs et les ouvriers, toujours en retrait³⁸. Aujourd'hui comme hier, participer à la vie culturelle de manière à la fois régulière et diversifiée demeure une propriété très inégalement répartie dans la société française car cela exige le cumul d'un maximum d'atouts (niveau de diplôme et de revenus élevé, proximité de l'offre culturelle, familiarité précoce avec le monde de l'art, mode de loisirs tourné vers l'extérieur du domicile et la sociabilité amicale, etc.) qui se retrouvent en priorité au sein des cadres et professions intellectuelles supérieures. Ce constat d'une relative invariance des écarts entre les milieux sociaux peut surprendre quand on sait que bon

nombre de lieux culturels ont connu au cours de la même période une progression parfois spectaculaire du nombre de leurs entrées. Est-il vraiment inconciliable avec le sentiment largement partagé dans les milieux culturels d'une réelle diversification des publics de la culture au cours de la même période ? Ces deux points de vue ne sont pas incompatibles dès l'instant où l'on tient compte de la double limite de l'analyse rétrospective dont nous présentons ici les résultats.

Il faut d'abord rappeler qu'elle porte exclusivement sur les activités présentes dans les cinq éditions *Pratiques culturelles* et ignore par conséquent assez largement la spectaculaire diversification de l'offre, tant publique que commerciale, ainsi que le profond renouvellement des modes de participation à la vie culturelle survenu depuis l'édition de 1973. Au cours de la période, en effet, de nouveaux lieux sont apparus, la programmation des salles de spectacle s'est ouverte à de nouvelles formes artistiques de même que les musées et les monuments historiques ont bénéficié de la patrimonialisation d'objets ou de lieux considérés auparavant comme ordinaires, et de nombreuses manifestations culturelles ont vu le jour « hors les murs » (événements exceptionnels comme la Fête de la musique mais aussi spectacles de rue, festivals, spectacles sons et lumières, etc.), autant d'évolutions qui, si elles avaient été prises en compte, auraient certainement contribué à nuancer le constat général.

Par ailleurs, notre analyse repose entièrement sur la comparaison, à trente-cinq ans de distance, des taux de pénétration des pratiques culturelles au sein des différentes catégories socioprofessionnelles. Elle offre par conséquent une vision générale de l'évolution des écarts entre milieux sociaux pour chacune des activités retenues, mais ne tient compte ni de l'augmentation quantitative de la population française au cours de la période étudiée ni des transformations de la structure sociale, dont les effets sont pourtant bien réels tant sur le volume des pratiquants que sur leur profil³⁹. Constaté par exemple, comme nous l'avons fait, que les écarts entre les cadres supérieurs et les ouvriers sont restés globalement stables établit un fait majeur qu'aucun débat sur la démocratisation culturelle ne peut écarter, mais il convient de ne pas oublier que la part des premiers dans la société française a doublé depuis le début des années 1970 pendant que celle des seconds déclinait.

Aussi avons-nous fait le choix, dans cette dernière partie, de raisonner non plus sur l'évolution des taux de pénétration mais sur celle de la composition sociale des pratiquants des différentes activités étudiées⁴⁰, notamment dans la perspective de répondre à l'interrogation suivante : l'importance relative des milieux favorisés (cadres supérieurs et cadres moyens) a-t-elle ou non augmenté en trente-cinq ans ?

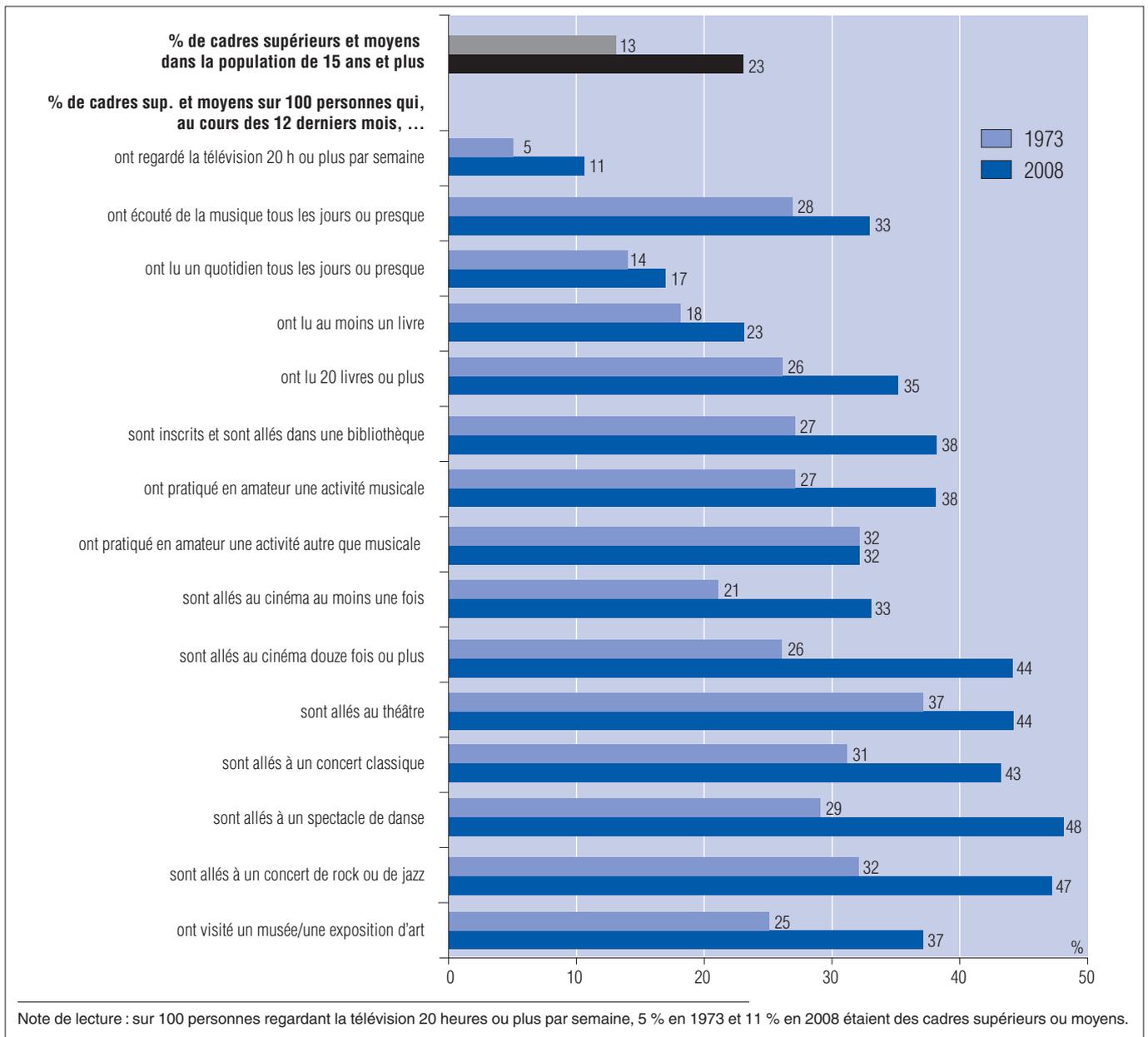
À la lecture du graphique 38, la réponse est sans ambiguïté : le poids des milieux favorisés au sein des pratiquants est dans tous les cas supérieur à ce qu'il était en 1973, logi-

38. Ajoutons que cette hiérarchie demeure inchangée en 2008 même dans le cas d'activités réputées moins élitaires comme les spectacles de rue, le cirque ou les spectacles sons et lumières.

39. Au sujet des effets de structure, voir le document méthodologique publié conjointement : O. DONNAT, *Pratiques culturelles, 1973-2008. Questions de mesure...*, op. cit.

40. Le terme de « pratiquants » d'une activité désigne ici par conséquent les personnes qui déclarent l'avoir pratiquée au cours des douze derniers mois.

Graphique 38 – Évolution de la proportion de cadres supérieurs et moyens parmi les pratiquants, 1973-2008



Source : DEPS, Ministère de la Culture et de la Communication, 2011.

quement est-on tenté d'ajouter, compte tenu de la forte augmentation de leurs effectifs – ils représentaient 23 % du total des personnes enquêtées en 2008 contre 13 % trente-cinq ans plus tôt.

La progression au sein des pratiquants est en général sensiblement du même ordre que celle enregistrée à l'échelle de la population nationale. Elle est légèrement supérieure pour la fréquentation régulière des salles de cinéma, celle des spectacles de danse et des concerts de rock ou de jazz, mais est en revanche inférieure pour la lecture régulière de journaux ou de livres, la pratique en amateur d'activités non musicales, l'écoute quotidienne de musique et la fréquentation des théâtres, autant d'activités ayant connu par conséquent une relative atténuation des

disparités sociales. Le cas de la consommation intensive de programmes télévisés est bien entendu singulier dans ce paysage puisqu'il s'agit de la seule activité (avec la lecture quotidienne de journaux en 2008) dont les pratiquants comptent moins de personnes des milieux favorisés que la population française, environ deux fois moins en 1973 comme en 2008. Sur ce point, les choses n'ont guère évolué en trente-cinq ans : passer beaucoup de temps devant le petit écran demeure un comportement exceptionnel dans les milieux favorisés.

Il apparaît donc que l'augmentation du poids des milieux favorisés au sein de ce que, par facilité, nous appellerons les « publics de la culture⁴¹ » est avant tout le reflet de la déformation vers le haut de la pyramide sociale : les

41. Nous plaçons entre guillemets le terme de « publics de la culture » dans la mesure où la composition sociale des pratiquants ne peut être considérée comme le reflet de celle des publics réels d'un lieu culturel car celle-ci dépend du rythme de fréquentation des différentes catégories de population. Étant donné que les catégories dont les taux de participation sont les plus élevés sont en général aussi celles dont le rythme de fréquentation est le plus fort, il apparaît plus que probable que la part des milieux favorisés parmi les pratiquants telle qu'elle est présentée dans le graphique 38 est, pour une activité donnée, inférieure à leur poids dans les publics « réels ».

cadres supérieurs et moyens sont plus nombreux dans les équipements culturels qu'au début des années 1970 tout simplement parce qu'ils sont plus nombreux dans la population française. S'il en est ainsi, c'est que leur taux de fréquentation est demeuré égal ou supérieur à ce qu'il était trente-cinq ans auparavant, et cela en dépit de la forte croissance de leurs effectifs, ce qui signifie que celles et ceux qui ont accédé au statut de cadre moyen ou supérieur en bénéficiant de l'abaissement des conditions d'accès à l'enseignement supérieur ont eu tendance à adopter les comportements de leur niveau de diplôme.

La comparaison à trente-cinq ans de distance des résultats des « bac et plus », dont – rappelons-le – la proportion au sein de la population âgée de 15 ans et plus est passée de 14 % en 1973 à 31 % en 2008, permet de préciser ce constat général : leurs taux de pratique se sont maintenus pour les pratiques en amateur et la fréquentation des bibliothèques, des spectacles de danse et des musées ou expositions et ont même progressé pour les concerts de jazz ou de rock ; ils ont en revanche diminué pour la fréquentation des théâtres et des concerts de musique classique et la fréquentation régulière des salles de cinéma et, surtout, ont massivement reculé pour la lecture régulière de quotidiens et de livres. Autrement dit, les générations ayant accédé au bac et à l'enseignement supérieur à l'heure de la massification scolaire se sont approprié de manière sélective les pratiques culturelles des « héritiers » du début des années 1970.

Ce constat pousse à considérer que les effets des progrès de la scolarisation sur la participation à la vie culturelle ont donc été globalement positifs puisque le doublement de la population titulaire d'un diplôme égal ou supérieur au bac au cours de la période n'a pas entraîné de recul généralisé de son engagement dans les pratiques culturelles. Toutefois, les baisses enregistrées dans les domaines du théâtre, des concerts classiques et du cinéma (pour sa fréquentation régulière) et, surtout, le recul important de la lecture d'imprimés donnent la mesure des transformations qui ont affecté l'univers culturel des milieux diplômés.

Vieillesse des publics et effets de génération

Sur l'axe juvénile/senior, la période 1973-2008 est dominée par une tendance générale au vieillissement des « publics de la culture » qui fait écho à celui de la population française dont l'âge moyen a augmenté de trois ans en trente-cinq ans, mais renvoie également à la participation culturelle désormais plus forte des seniors et, dans certains domaines, à un recul de celle de la population jeune.

Le mouvement de vieillissement ne souffre aucune exception (graphique 39) : en 2008, aucune des activités étudiées n'a un « public » dont l'âge moyen est inférieur à 30 ans, comme c'était le cas en 1981 pour l'écoute quotidienne de musique, la lecture régulière de livres, les pra-

tiques en amateur ou la fréquentation des salles de cinéma et des concerts de jazz ou de rock. Ce vieillissement par rapport au début des années 1970 est, en premier lieu, une conséquence de l'allongement de la durée de vie : quand il s'agit d'activités où les écarts entre les tranches d'âge ont peu évolué depuis 1973, l'augmentation de la part des seniors dans notre société s'est mécaniquement traduite au niveau des pratiquants. Pour d'autres activités, cet effet structurel s'est trouvé amplifié par l'intérêt plus marqué des seniors actuels – les *baby-boomers* – pour les sorties et la culture en général : c'est le cas par exemple des pratiques en amateur ou de la fréquentation des salles de cinéma, des théâtres et des musées ou expositions. Enfin, dans certains cas comme ceux des concerts de musique classique mais aussi des concerts de rock ou de jazz, de la fréquentation régulière des salles de cinéma et surtout de la lecture de presse quotidienne et de livres, le phénomène de vieillissement est encore plus important car il a été amplifié par une désaffection plus ou moins marquée des jeunes générations. Ces dernières activités (assister à un concert classique, lire quotidiennement un journal et lire 20 livres ou plus dans l'année) sont d'ailleurs, avec la consommation intensive de télévision, les seules dont l'âge moyen des pratiquants est supérieur à celui de la population française enquêtée en 2008.

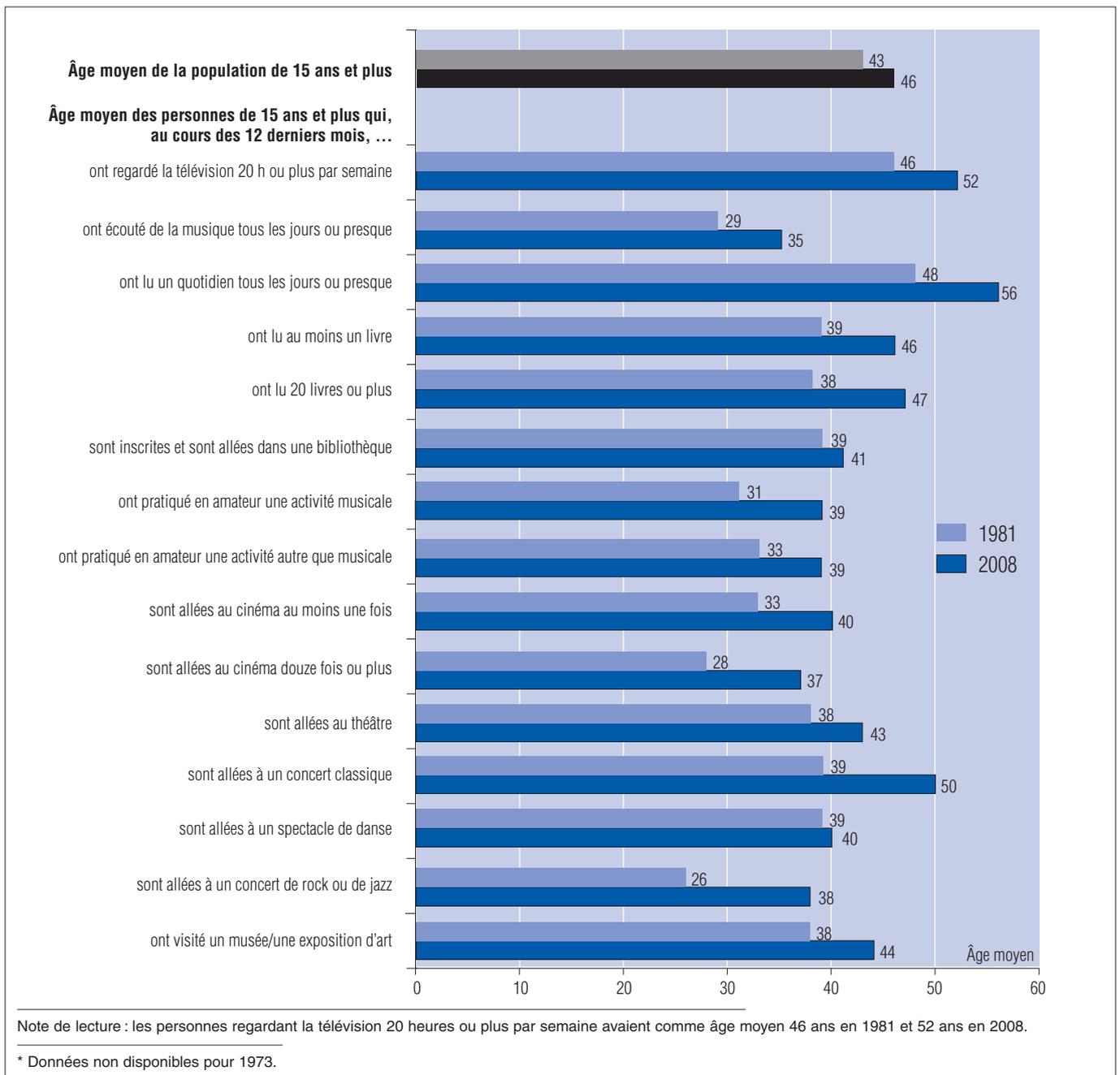
Cette tendance générale au vieillissement ne doit pas faire oublier que l'engagement des 15-24 ans reste en général supérieur à celui de leurs aînés dans la plupart des pratiques culturelles : aller au cinéma, assister à un concert ou pratiquer en amateur une activité artistique par exemple demeurent des activités prioritairement investies par les jeunes. La jeunesse continue à être un atout en matière de participation culturelle car elle correspond pour beaucoup, aujourd'hui plus encore qu'hier, à une période d'expérimentation et de découverte où la sociabilité amicale est forte et où la curiosité à l'égard des innovations tant technologiques qu'artistiques est la plus grande⁴². Par ailleurs, il ne faut pas oublier qu'une grande partie des industries culturelles et des médias continuent à faire des jeunes leur cible privilégiée et à alimenter une culture juvénile dont Edgar Morin fut le premier à mesurer la véritable portée au début des années 1960⁴³.

Cette culture juvénile n'a cessé de se déployer de génération en génération, chaque nouvelle vague de jeunes puisant dans les produits mis sur le marché par les industries du cinéma, de la musique ou de la télévision des éléments pour construire leur propre univers : écouter les mêmes musiques, regarder les mêmes séries télé ou lire les mêmes bandes dessinées leur a permis à la fois de conforter leur identité juvénile et de s'affranchir des formes traditionnelles de transmission. Sur ce point, les nouvelles formes de communication permises par l'internet et appropriées par les jeunes n'ont fait que conforter le phénomène en renforçant leur sphère d'autonomie relationnelle autour du

42. On peut ajouter que certaines pratiques culturelles sont plus ou moins directement encouragées par le fait de poursuivre des études (c'est notamment le cas de la lecture de livres, de la fréquentation des bibliothèques et, dans une moindre mesure, des théâtres et musées).

43. Edgar MORIN, *l'Esprit du temps*, Paris, Grasset, 1962.

Graphique 39 – Évolution de l'âge moyen des pratiquants, 1981-2008*



Source : DEPS, Ministère de la Culture et de la Communication, 2011.

partage de musiques, de vidéos et autres commentaires sur des centres d'intérêt culturels communs.

Ainsi, les marqueurs générationnels ont gagné ces dernières décennies à la fois en force et en durée : en force, parce que la jeunesse constitue un marché toujours en expansion et que les adolescents d'aujourd'hui disposent de moyens technologiques de plus en plus sophistiqués pour construire leur propre univers ; et en durée, parce que le temps de la jeunesse s'est allongé et que le désir de rester jeune s'est généralisé. En effet, la culture juvénile s'est renforcée au fil du temps mais, surtout, s'est diffusée au sein de la population adulte car les générations nées après guerre sont restées en partie des « anciens jeunes » en conservant une grande partie des comportements et des préférences de leur jeunesse. Nous avons eu l'occasion de le souligner à maintes reprises : bon nombre des changements

portés par les *baby-boomers* et les générations suivantes qui avaient pu être apparentées, au moment de leur apparition, à une mode passagère ou à une nouvelle manière de vivre sa jeunesse, étaient en réalité porteurs de ruptures dont la portée dépasse le cadre normal du renouvellement générationnel. Il en résulte une tendance croissante des adultes à conserver, à tous les âges de la vie, des comportements ou des préférences acquises au temps de leur jeunesse.

L'origine de cette juvénilisation des pratiques culturelles est à rechercher, en premier lieu, dans le prolongement continu du temps de la jeunesse depuis le début des années 1970 : allongement de la durée des études, difficultés croissantes à s'insérer dans une vie professionnelle stable et à trouver un logement indépendant, investissement professionnel des femmes qui retarde la naissance du premier

enfant, etc., nombreux sont les facteurs ayant favorisé l'émergence de la postadolescence, cette nouvelle période de la vie hybride qui s'étire entre l'adolescence et la vie adulte. Toutefois, cet allongement du temps de la jeunesse, s'il a incontestablement servi la juvénalisation de la culture, ne suffit pas à l'expliquer. D'autres éléments sont à prendre en compte, à commencer par le fait que de plus en plus d'adultes retrouvent, parfois à un âge avancé, des conditions de vie proches de celles de la postadolescence du fait des transformations de la vie de couple et de l'augmentation du nombre de séparations : célibataires, divorcés, personnes en couple vivant séparément, etc., autant de situations qui, aujourd'hui, peuvent conduire à prolonger ou à renouer avec un mode de loisir juvénile, avec des niveaux élevés de sociabilité amicale ou de sorties culturelles.

Surtout, il faut bien reconnaître que la cote de la jeunesse n'a cessé de grimper à la bourse des valeurs depuis les années 1970 et que le fait d'être ou de paraître jeune a cessé, dans notre société, d'être une simple question d'âge pour devenir une finalité en soi que les images publicitaires nous rappellent en permanence. Cette injonction récurrente à présenter les signes extérieurs de la jeunesse se traduit en termes de consommation ou de mode de vie par le succès des marchés de la mode, du sport, de la forme ou de la chirurgie esthétique, mais aussi par l'évolution des industries culturelles qui, tout en conservant les adolescents comme cible privilégiée, ont de plus en plus tendance à jouer la logique générationnelle en proposant des produits renforçant les liens qui relient les adultes à leur « vie d'avant » : stations de radio et chaînes de télévision générationnelles, concerts de groupes rock des années 1970 ou 1980, rediffusion de séries et d'émissions télévisées rétro, mode des rétro-*games* dans le domaine des jeux vidéo, etc.

Féminisation et permanence des oppositions sexuées

La principale évolution sur l'axe masculin/féminin est le déplacement des pratiques culturelles vers le pôle féminin, consécutif à la participation culturelle plus forte des femmes des générations nées après guerre mais aussi, parfois, au recul de leurs homologues masculins.

Toutes les activités étudiées se sont féminisées au cours de la période étudiée (graphique 40). Seule exception : la consommation intensive de télévision, ce qui peut apparaître comme une preuve supplémentaire de l'intérêt plus marqué des femmes pour la culture puisque le fait de consacrer beaucoup de temps au petit écran est, aujourd'hui comme hier, associé à un faible niveau de participation à la vie culturelle.

Certes, certaines activités (lire un quotidien, aller régulièrement au cinéma, fréquenter les concerts de rock ou de

jazz) continuent à concerner majoritairement les hommes, mais leur caractère masculin a eu plutôt tendance à reculer au cours de la période étudiée, alors que celles qui étaient prioritairement investies par les femmes au début des années 1970 ont connu une accentuation de leur caractère féminin : c'est le cas notamment de certaines pratiques artistiques en amateur (tenir un journal intime, faire du chant ou de la danse) et de la fréquentation des spectacles de danse. Surtout, plusieurs activités à dominante masculine au début des années 1970 sont désormais majoritairement le fait des femmes. C'est le cas de la fréquentation des concerts de musique classique, des musées ou expositions, et plus particulièrement encore de la lecture régulière de livres (et, corrélativement, de la fréquentation des bibliothèques) dont le statut de genre a régulièrement évolué au fil des enquêtes : à l'inverse de ce qui se passait au début des années 1970, les femmes devançant aujourd'hui les hommes sur toutes les activités en rapport avec le livre, qu'il s'agisse d'achat, de lecture, de discussions ou d'inscription en bibliothèque. L'ampleur des écarts serait plus spectaculaire encore si l'on raisonnait au niveau de la seule fiction : les femmes sont près de trois fois plus nombreuses que les hommes à lire des romans autres que policiers et sont même désormais plus nombreuses à lire des romans policiers, genre résolument masculin jusqu'aux années 1990⁴⁴.

Le niveau de participation à la vie culturelle étant toujours étroitement corrélé au niveau scolaire, il est difficile de ne pas mettre en rapport ce mouvement de féminisation avec les progrès de la scolarisation, dont les femmes ont été les principales bénéficiaires⁴⁵ : le fait qu'elles soient aujourd'hui plus diplômées que leurs homologues masculins dans les jeunes générations, mais aussi plus nombreuses à avoir suivi une formation littéraire ou artistique, constitue deux atouts essentiels qui expliquent en partie leur engagement supérieur dans l'art et la culture, notamment au sein des milieux d'employés et de professions intermédiaires. De plus, on peut penser que la généralisation de l'emploi salarié qui a accompagné les progrès de la scolarisation des femmes a eu des effets plutôt positifs sur leurs pratiques culturelles dans la mesure où cela ne s'est pas traduit, dans l'ensemble, par une réduction de leur temps libre mais a permis l'aménagement de plages horaires propices à certaines pratiques culturelles (lire dans les transports en commun, visiter une exposition à l'heure du déjeuner, etc.) : le temps libre des femmes occupant un emploi a augmenté depuis le début des années 1970 un peu plus vite que celui des hommes, à la fois parce qu'elles travaillent moins qu'eux quand elles occupent un emploi à temps plein⁴⁶, qu'elles sont plus nombreuses à travailler à temps partiel et, enfin, qu'elles ont été les principales bénéficiaires de la réduction du temps consacré aux tâches ménagères dont elles assurent l'essentiel de la charge⁴⁷.

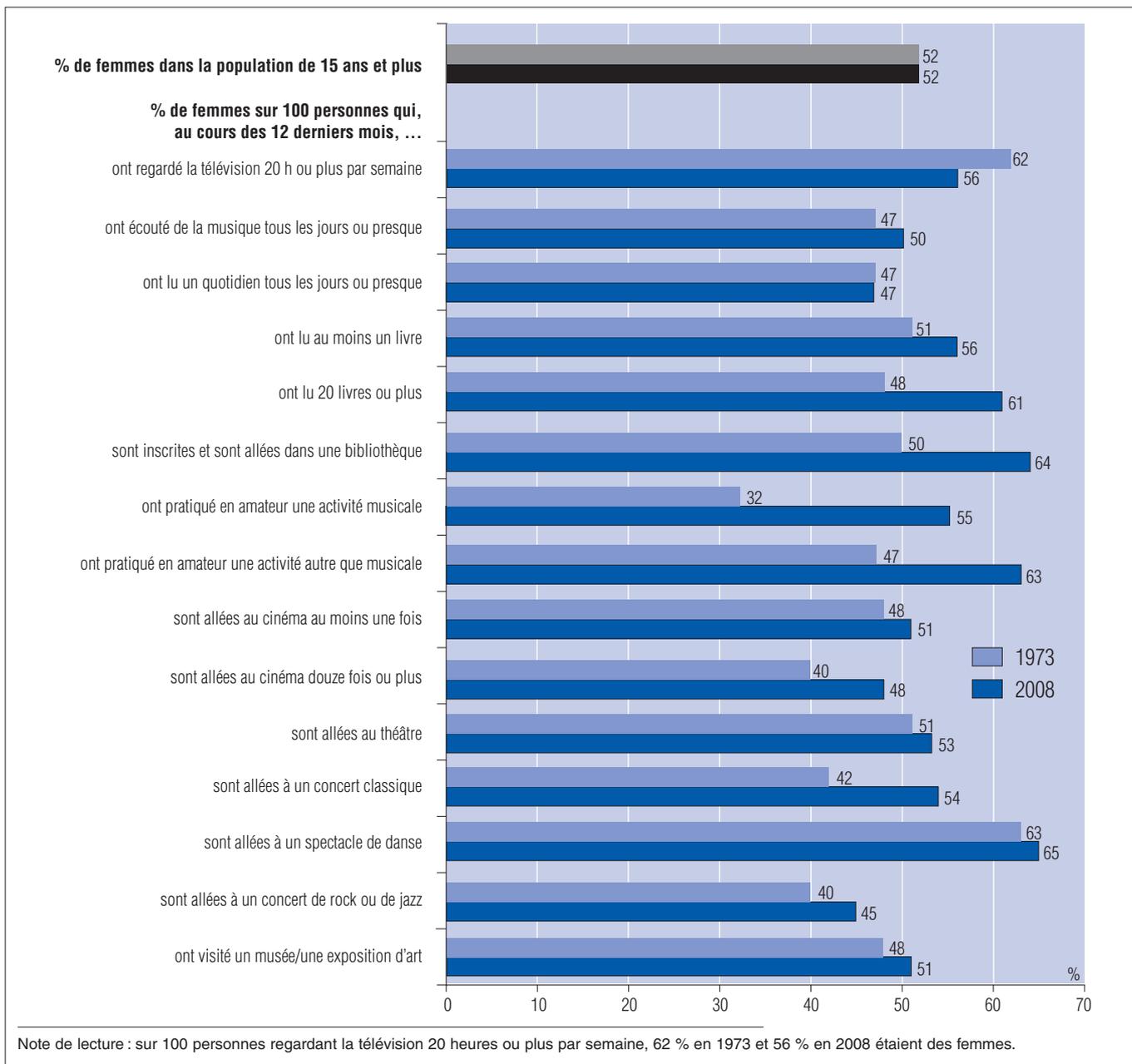
44. Voir O. DONNAT, *Pratiques culturelles des Français à l'ère numérique*, op. cit., p. 158.

45. Les femmes sont aujourd'hui majoritaires parmi les titulaires du bac ou d'un diplôme de l'enseignement supérieur : elles représentaient 53 % de cette population dans l'échantillon de l'édition 2008 contre 39 % en 1973.

46. Voir A. CHENU, N. HERPIN, « Une panne dans la marche vers la civilisation des loisirs ? », Insee, *Économie et statistique*, 2002, n° 352-353.

47. Les résultats de l'enquête *Emploi du temps* qui viennent d'être publiés par l'Insee confirment ce point : les femmes ayant un emploi ont gagné en moyenne 16 minutes de temps libre entre 1999 et 2010 contre 6 minutes à leurs homologues masculins, *Insee Première*, novembre 2011, n° 1377.

Graphique 40 – Évolution de la proportion de femmes parmi les pratiquants, 1973-2008



Source : DEPS, Ministère de la Culture et de la Communication, 2011.

La nature des emplois occupés par les femmes doit également être prise en compte. En effet, ces dernières ont largement participé, au cours des dernières décennies, à l'essor des professions intellectuelles qui entretiennent, par définition, un rapport privilégié, sinon professionnel, avec les loisirs culturels. La féminisation du corps enseignant constitue probablement l'exemple le plus significatif de ce phénomène – pensons à la relation des professeurs de lettres à la lecture et à la fréquentation des théâtres. Certes, les femmes sont minoritaires au sein des professions culturelles⁴⁸ en raison du caractère traditionnellement très masculin de certaines d'entre elles (techniciens du spectacle, métiers d'art, etc.), mais ce sont elles qui occupent, le plus

souvent, les fonctions de médiation auprès des usagers des équipements : professeurs des écoles d'art ou de musique, bibliothécaires, personnels chargés de l'accueil des publics dans les musées et les théâtres, sans parler des enseignants du primaire et du secondaire, notamment dans les filières artistiques ou littéraires. Aussi est-on tenté, sur ce point, de généraliser l'hypothèse avancée par certains à propos de la lecture⁴⁹ : l'opposition entre « le monde des choses humaines » et « le monde des choses matérielles », qui auparavant renvoyait à la séparation entre l'espace privé géré par les femmes et l'espace public occupé par les hommes, s'est trouvée de fait assez largement transposée dans le monde du travail. Ainsi les femmes, en prenant en

48. La part des femmes dans les professions culturelles est de 42 %. Données DEPS issues du recensement de la population, 2008.

49. G. MAUGER, C. F. POLIAK, B. PUDAL, *Histoires de lecteurs*, Paris, Nathan, 1999.

charge une grande partie des emplois relatifs aux « choses humaines » (éducation, santé, communication et relations publiques...), ont manifesté au plan professionnel leur intérêt pour l'humain, ce qui n'a fait que le renforcer au plan de leurs loisirs.

Enfin, le fait que la majorité des femmes exercent aujourd'hui une activité professionnelle a assez peu affecté la division sexuée des rôles au sein de l'espace domestique et, notamment, n'a pas entamé le rôle privilégié qu'elles jouent dans l'éducation des enfants et la transmission du désir de culture. Au contraire, il semble que ce rôle de passeur se soit plutôt renforcé dans le contexte général de mobilisation renforcée en faveur de la réussite scolaire, dont témoigne par exemple le succès spectaculaire de l'édition parascolaire. Nombre de pratiques culturelles – la lecture de livres, la fréquentation des musées et des théâtres – peuvent apparaître, en effet, comme un moyen efficace de favoriser la réussite scolaire ou, plus généralement, d'acquérir une culture générale susceptible d'être réinvestie dans le domaine scolaire et la recherche ultérieure d'un emploi. Un tel contexte, favorable à une certaine instrumentalisation de la culture au profit de la réussite scolaire ou professionnelle, a contribué aussi, semble-t-il, à la féminisation des pratiques culturelles puisque, d'une part les petites filles ont plus profité que les petits garçons des progrès de la familiarisation

précoce avec l'art et la culture constatés ces dernières décennies⁵⁰, et, d'autre part, le rôle des femmes dans la transmission des passions culturelles apparaît plus important que dans les générations plus anciennes⁵¹ : les jeunes mères d'aujourd'hui ayant été plus nombreuses à recevoir une passion culturelle pendant leur enfance sont logiquement plus nombreuses à en avoir transmise une à leurs enfants, d'autant plus que – toutes choses égales par ailleurs – elles sont plus portées que les hommes à se faire à leur tour « passeurs » quand elles en ont reçu une.

Il existe donc bel et bien un lien étroit entre renouvellement générationnel et féminisation de la culture : les femmes des générations nées à partir des années 1960 sont plus diplômées que leurs homologues masculins, avec une formation plus souvent littéraire ou artistique, elles sont plus nombreuses à occuper des emplois induisant un rapport quasi professionnel aux loisirs culturels, tout en demeurant souvent, au sein de l'espace domestique, en charge de la (re)production du désir de culture auprès des enfants. Autant d'éléments qui laissent penser que la féminisation des pratiques culturelles risque fort de se poursuivre, à mesure que les générations les plus anciennes – au sein desquelles les taux de pratiques culturelles des hommes sont en général supérieurs à ceux des femmes – vont disparaître. ■

50. C. TAVAN, *les Pratiques culturelles : le rôle des habitudes prises dans l'enfance*, *Insee Première*, février 2003, n° 883.

51. O. DONNAT, « Transmettre une passion culturelle », *Développement culturel*, février 2004, n° 143.



CM-2011-2

Pratiques culturelles, 1973-2008

Questions de mesure et d'interprétation des résultats

Décembre 2011, 12 p.

L'enquête *Pratiques culturelles des Français*, réalisée depuis 1973 par le ministère de la Culture et de la Communication, mesure les taux de pénétration, au sein de la population française, des principales formes d'accès à la culture. Comparer des données d'enquêtes sociologiques produites depuis trente-cinq ans à intervalle d'une décennie environ requiert plusieurs précautions méthodologiques à mettre en œuvre pour l'analyse des données. Il convient de tenir compte des évolutions structurelles de la société aux plans démographique, économique et social et de distinguer les effets d'époque, de génération et d'offre. Ensuite, les pratiques culturelles elles-mêmes, et plus généralement les

modes d'accès à la culture se sont transformés depuis trente-cinq ans, notamment sous l'effet des innovations technologiques. Enfin, le document revient sur l'interprétation des processus souvent convoqués pour analyser l'évolution des pratiques culturelles : féminisation, élitisation ou démocratisation, juvénalisation.

Disponible sur www.pratiquesculturelles.culture.gouv.fr

RÉSUMÉ

L'analyse rétrospective des cinq éditions de l'enquête *Pratiques culturelles* réalisées depuis le début des années 1970 met en lumière quelques grandes tendances d'évolution : l'augmentation massive de l'écoute de musique et la généralisation de la culture d'écrans, le recul de la lecture d'imprimés, l'essor des pratiques artistiques en amateur et la hausse de la fréquentation des établissements culturels. Elle souligne l'ampleur du renouvellement des pratiques culturelles, la féminisation et le vieillissement des publics, mais elle vient aussi rappeler que les dynamiques générationnelles liées à la diversification de l'offre tant publique que privée et aux profondes mutations de la société française doivent souvent composer avec les pesanteurs qui entravent le processus de démocratisation.

ABSTRACT

The retrospective analysis of the five editions of the Pratiques culturelles (Cultural Practices) survey conducted since the early 1970s has highlighted some major trends in the evolution of cultural practices, such as the huge increase in listening to music and the increasing prevalence of screen-based culture, the fall in reading of printed matter, the boom in amateur artistic practices and increased attendance of cultural establishments. It draws attention to the scale of renewed cultural practices, their feminisation and ageing audiences, whilst also reiterating that the generational forces linked both to the diversification of supply (both public and private) and to the profound transformations in French society often have to compromise with those forces hindering the process of democratisation.

Tous les documents publiés par le DEPS sont téléchargeables sur <http://www.culture.gouv.fr/deps>

Le DEPS n'assurant pas de diffusion physique de ses collections, nous vous proposons de vous informer régulièrement des parutions par message électronique. Pour ce faire, merci de bien vouloir nous communiquer votre courriel à l'adresse contact.deps@culture.gouv.fr